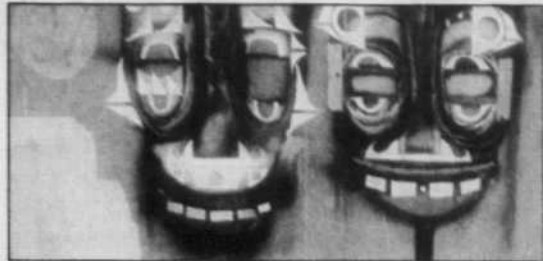


THÉÂTRE

L'autre voix

Page E 3



DISQUES

Faire fort sans fard

Page E 7

LE DEVOIR

CAHIER
E

CULTURE

DISQUE

Proust, Gabriel: même combat!

SYLVAIN CORMIER

La dernière fois que l'Iroquois du Genesis première époque (et chou-chou à vie du Québec de la génération prog) avait daigné sortir de son tipi à grandeur de planète appelé Real World et faire entendre de nouvelles chansons-fleuves, c'était il y a dix ans. Dix ans d'intervalle entre les parutions des albums *Us* et *Up*. Dix ans, dont huit en studio, entre autres activités. Et on trouve ça normal. Pensez qu'en dix ans, les Beatles sont venus, ont vaincu et sont repartis. En dix ans, les carrières entières de Jimi Hendrix et de Buddy Holly sont incluses, bout à bout. A cet effarant rythme-là, Gabriel offrira au monde quatre, peut-être cinq albums de matériel neuf avant de célébrer son centenaire.

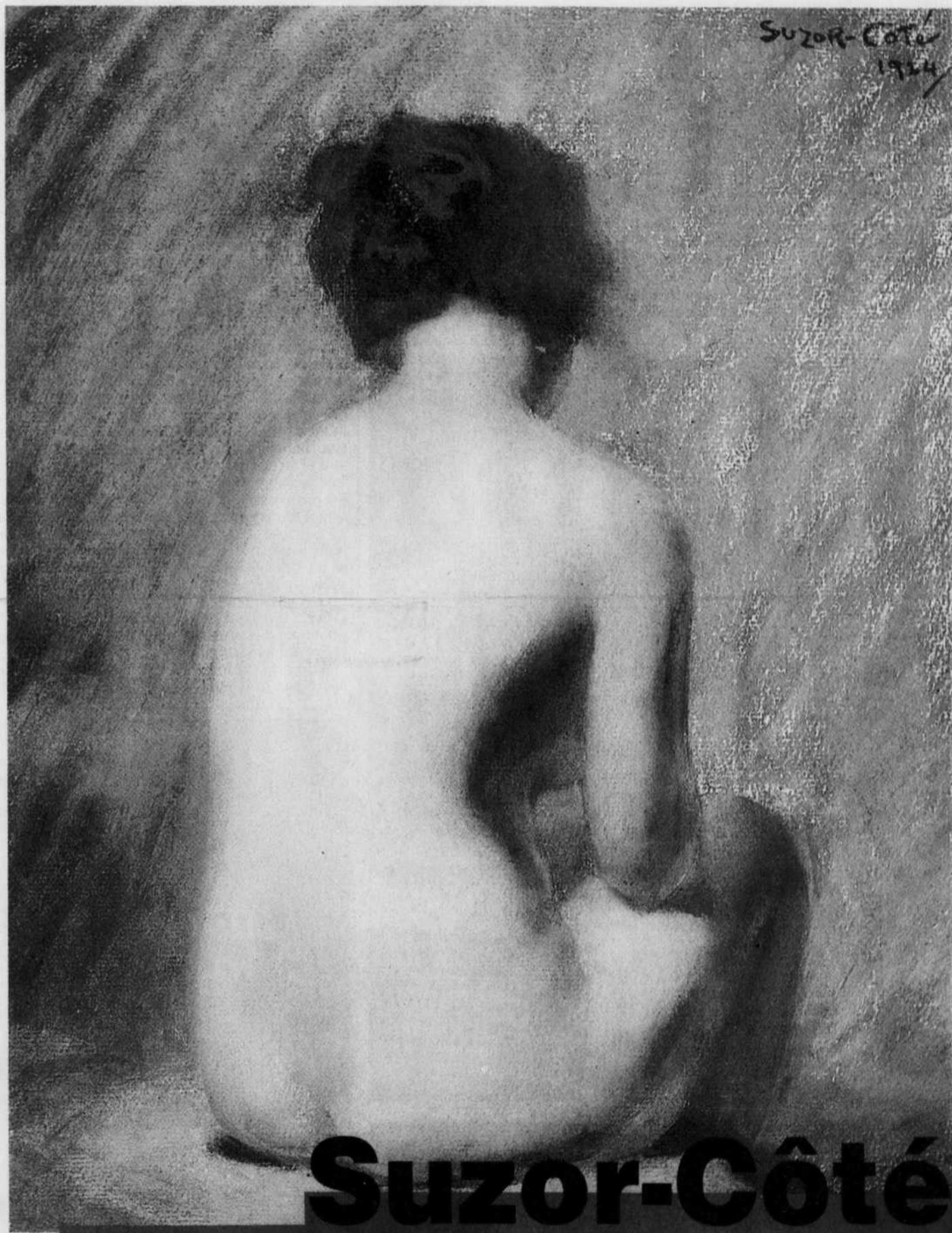
Pourquoi je fais de cette décennie d'écart un tel cas? Parce qu'on trouve ça normal, justement. Peter Gabriel étant considéré comme un artiste important, parce qu'il fait œuvre, parce qu'on le sait extraordinairement exigeant, parce qu'il va chercher au fin fond de lui-même la matière de son art et ne recule devant aucun sujet (c'est particulièrement vrai pour *Up*: il cause de sa condition de mortel dans *No Way Out*, de la peur enfantine du noir et des monstres dans *Darkness*, de la décadence dans la parodique *The Barry Williams Show*, et ainsi de suite), on se dit que Proust et lui, c'est kif-kif. Même combat. Même recherche infinie du temps perdu.

Eh ben je m'inscris en faux. Un album de musique pop n'est jamais qu'un album de musique pop. Tel notre Pag national, qui n'a pas offert la moindre chanson neuve depuis la fin des années 80 parce que son fameux projet de «patchwork de moments de grâce» n'aboutit jamais, Gabriel accorde une valeur démesurée à sa production. Qu'il lèche, qu'il peaufine, qu'il distille goutte à goutte son océan de musique, qu'il épure à partir de mille strates de notes et de bruits divers, je veux bien, mais après six mois, franchement, c'est du niaisage. De l'indulgence. Du gaspillage. De la barbe qui blanchit.

Up vaut six mois de travail, pas plus. Six mois pour une heure d'écoute: le ratio est honnête. Pas besoin de plus pour en arriver à broser ce tableau noir foncé des dures réalités de la vie, si fins soient les traits, si justes soient les observations, si subtil soit le jeu des as Tony Levin, Manu Katché, Shankar et compagnie, si heureuses soient les contributions des invités Peter Green, Daniel Lanois, Blind Boys Of Alabama et feu Nusrat Fateh Ali Khan (lequel a eu le temps de mourir avant que la chanson *Signal Of Noise* fasse surface, c'est dire). La mélodie de *Sky Blue* ne serait pas moins belle si la chanson avait été créée avant-hier et enregistrée hier, piano-voix. Pareil pour *My Head Sounds Like That*: la très lente ballade est prenante et triste et pertinente et tout ça, mais certainement pas plus forte ou réussie ou achevée que *Biko* ou *Carpet Crawlers*. *Up* est un disque de très grande valeur mais qui ne vaut pas dix ans d'une vie. Même si on l'écouterait au moins aussi longtemps.

Je ne peux m'empêcher de penser qu'on y perd tous au change, qu'on aurait pu avoir quatre albums tout aussi valables de Gabriel dans le même temps (et quelques spectacles au passage), pour peu que l'homme se soit imposé des échéances raisonnables et un brin contraignantes. «Old men take a little longer to get up», badine ces jours-ci Gabriel en entrevue. A ce point-là, j'irais voir mon médecin.

UP

Peter Gabriel
Geffen (Universal)

Suzor-Côté,
Nue de dos,
1924.
Pastel sur papier collé sur carton.
Québec,
Musée du Québec.

Suzor-Côté

Le moderne qui s'ignore



Suzor-Côté,
Femmes de Caughnawaga,
1924.
Bronze.
Ottawa,
Musée des beaux-arts du Canada.

DAVID CANTIN

Marc-Aurèle de Foy Suzor-Côté. Peintre ambitieux d'un terroir aux relents passéistes ou précurseur des toiles noir et blanc de Borduas? C'est là une des questions que soulève la première rétrospective d'importance consacrée à l'artiste originaire des Bois-Francis, qui ouvre cette semaine à Québec.

On vient tout juste d'ouvrir les premières caisses. Les journalistes sont déjà nombreux à une semaine de l'inauguration officielle. Suzor-Côté, 1869-1937 - *Lumière et matière* occupe trois grandes salles au Musée du Québec. L'exposition se transportera ensuite à Ottawa, au Musée des beaux-arts du Canada, dès janvier 2003. Laurier Lacroix, commissaire de l'exposition, s'explique sur cette relecture qui aura nécessité trois ans de préparatifs.

Rencontré au restaurant du Musée du Québec, le professeur d'histoire de l'art et de muséologie à l'UQAM songe aux détails qu'il reste à figoler. A la pause de

midi, on ira même jeter un œil sur les travaux en cours. Cette exposition d'envergure, mise sur pied par le Musée du Québec et le Musée des beaux-arts du Canada, connaîtra-t-elle le succès espéré? L'œuvre de Suzor-Côté n'a pas toujours eu la reconnaissance qu'elle reçoit aujourd'hui. «Il existe encore un certain mépris face à Suzor-Côté. Certains le considéraient comme un peintre décorateur alors que d'autres ne retiennent que l'image du paysagiste d'Arthabaska. Par contre, lorsqu'on observe de plus près, on peut découvrir des choses fabuleuses chez cet artiste trop peu connu», signale d'emblée Laurier Lacroix. Cette position est en grande partie celle de l'historien de l'art et conservateur Jean-René Ostiguy, qui parlera du tableau *Paysage d'hiver* (1909) comme d'une adaptation d'un schéma de pensée européen à un contexte nord-américain. L'auteur voit même chez Suzor-Côté les traces des mouvements symboliste et impressionniste ainsi qu'un précurseur de la peinture moderne au Canada.

L'étudiant aux Beaux-Arts

Né en 1869 à Arthabaska, le jeune élève part très tôt pour Paris, où il parfait sa formation à l'École des beaux-arts. Très vite, son nom circule, autant en Europe qu'au Canada, et

l'artiste participe à l'Exposition universelle à Paris, en 1900. Cet apprentissage européen lui permet d'acquiescer d'excellentes bases techniques pour le portrait, la nature morte et la scène de genre mais l'entraîne également à se familiariser avec la peinture de paysage en plein air. Grâce à ses retours fréquents au Québec, Suzor-Côté deviendra l'un des précurseurs de la recherche dans le but d'accroître sa notoriété. En 1910, la réputation de l'artiste atteint un sommet grâce, surtout, à ses lumineuses scènes hivernales. Le traitement postimpressionniste célèbre une nature sauvage qui compte désormais parmi les icônes de l'histoire de l'art au Québec. Il passera ensuite des scènes du terroir aux portraits de paysans, mais la concurrence deviendra de plus en plus féroce avec l'arrivée de nouveaux artistes. En 1929, à l'École des beaux-arts de Montréal, une première rétrospective annonce pourtant les années sombres à venir.

VOIR PAGE E 2: SUZOR-CÔTÉ

Culture

SUZOR-CÔTÉ

SUITE DE LA PAGE E 2

Selon Laurier Lacroix, il faut se souvenir que les contemporains de Suzor-Côté n'ont jamais manqué d'apprécier la fertilité et la diversité de son art. «Le premier atout de Suzor-Côté réside sans doute dans son charisme, son talent de séduction, qui le place au centre d'un influent réseau de relations sociales, politiques et culturelles. Mais la séduction sans l'œuvre serait oiseuse et vaine. Il est important aussi de se rappeler qu'il appartient à la première génération d'artistes francophones du Québec qui vivent de leur art. Il tirera largement profit de l'urbanisation et du développement de centres intellectuels et cosmopolites au pays. C'est une facette qu'on ne peut pas cacher», poursuit le spécialiste de l'art au Québec. Avec plus de 142 œuvres (peintures, dessins et sculptures), on conçoit les choix qui ont dû s'imposer afin de mettre sur pied une exposition aussi importante.

Comment jumeler les natures mortes aux nus poétiques en passant par les œuvres majeures inspirées par la région d'Arthabaska? La réponse se trouverait-elle dans le sous-titre de l'exposition, *Lumière et matière*? «Ces termes évoquent deux aspects à la base même de la quête créatrice de Suzor-Côté. Ils résument en quelque sorte le climat idéologique et philosophique dans lequel l'artiste a évolué. L'art, chez lui, est tout empreint de ce désir de réconciliation et d'harmonie entre le matériau même et la compréhension de la beauté immatérielle qu'il souhaite représenter», poursuit Laurier Lacroix. Il suffit dès lors d'organiser les salles en fonction de la qualité exceptionnelle du peintre, coloriste, des «types canadiens-français» qu'il a créés, de même que du génie du sculpteur amoureux des matériaux.

Plutôt que d'adopter un ordre

chronologique, Lacroix a décidé de prendre une certaine distance par rapport à l'individu pour mieux regarder l'œuvre dans son ensemble. On constate, en parcourant les trois salles, que Suzor-Côté demeure un maillon important de l'art du début du XX^e siècle. Comme il le mentionne, «j'ai tenté de remettre du contenu sur cette image d'un artiste un peu passiviste. La rétrospective de 1929, avec ces têtes de paysans, a quelque peu cristallisé la vision du peintre du terroir. En un sens, l'abstraction va être mortelle pour lui. Par contre, aujourd'hui, on voit à quel point les couleurs sont appliquées à larges coups de pinceau, de plus en plus secs et distancés lorsqu'il s'agit de marquer la profondeur. Dans une toile comme *La Tempête de neige* [1919], jamais l'artiste n'aura été aussi proche d'une forme de déconstruction de l'espace perspectiviste qu'il semble par ailleurs incapable de concevoir. Il pousse alors à l'extrême son expérimentation de la matière picturale».

D'une salle à l'autre, le feuilletage de l'espace contribue à l'émergence d'un regard neuf et fascinant. La nature morte se prête à une réflexion sur les valeurs du monde et le passage du temps, de même qu'à un exercice où la virtuosité technique est exploitée de diverses façons. Les variations saisonnières et atmosphériques passent de la région de Cernay, au sud-ouest de Paris, jusqu'au sud de la Normandie, sans oublier la côte nord de la Bretagne. La scène de genre se veut aussi moralisatrice. Dans ce monde rural en éclosion, des valeurs liées aux conditions de vie difficiles sont évidentes.

Portraitiste doué

On découvre également un portraitiste doué. Suzor-Côté réserve cette pratique principalement à ses proches et aux paysans d'Ar-

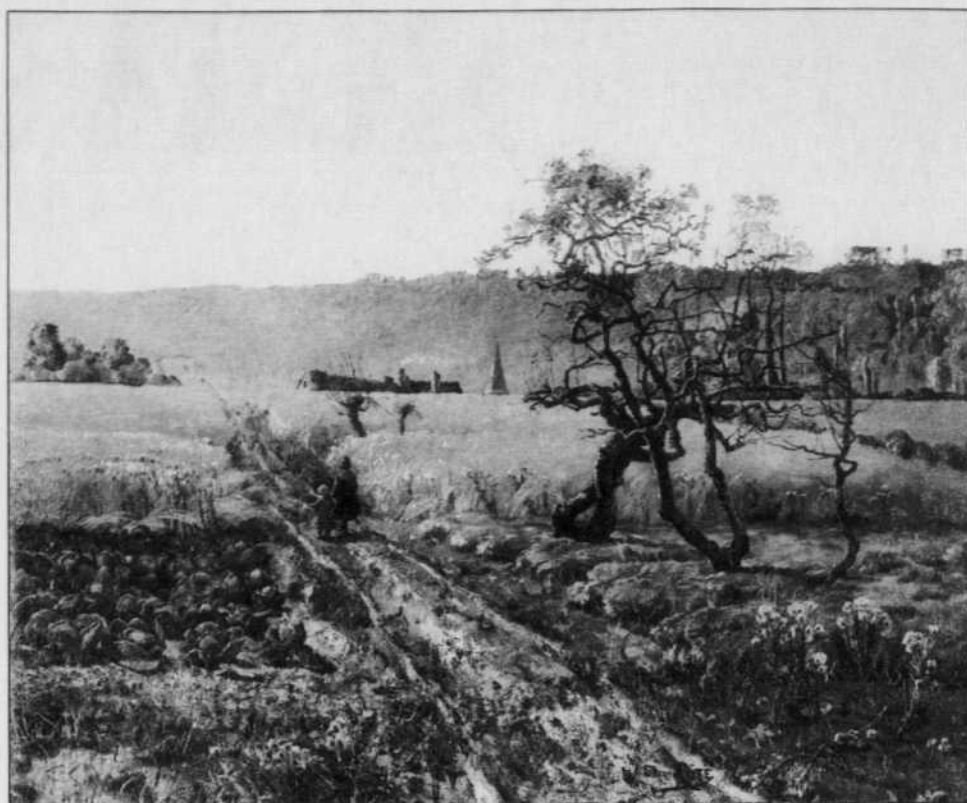
thabaska. D'ailleurs, l'artiste semble dresser un véritable inventaire de ces premiers colons. C'est l'image du sage vieillard que les années ont embelli et ennobli. Chez les nus féminins, les sujets se conforment à une exhibition assez prude. De l'avis de Laurier Lacroix, «rien ne dissimule le corps du modèle; nous sommes bien dans l'atelier, là où la nudité est permise. La nudité frontale est exceptionnelle chez Suzor-Côté, et lorsque la femme est vue de face, la main, d'un geste pudique ou aguicheur, couvre les seins. Parfois, la pose est plus lascive, quand le modèle est allongé sur le divan, par exemple».

Si l'accrochage privilégie les regroupements thématiques, l'intérêt proprement plastique et le caractère expérimental de cette peinture ont aussi leur place. La réunion de quelques tableaux permet de faire ressortir cette diversité. La topographie variée d'Arthabaska trouve aussi son espace dans des pochades esquissées en plein air. On découvrira aussi un sculpteur qui éprouve un plaisir manifeste à modeler l'argile. Des têtes typiques de vieillards aux portraits en buste complètent ce versant de l'œuvre.

Un somptueux livre d'art rédigé par Laurier Lacroix, édité conjointement par le Musée du Québec, le Musée des beaux-arts du Canada et les Éditions de l'Homme, complète cet itinéraire qui réussit à saisir l'envergure d'un travail colossal. L'occasion de (re)découvrir un artiste aussi novateur que polyvalent.

SUZOR-CÔTÉ, 1869-1937 - LUMIÈRE ET MATIÈRE

Au Musée du Québec jusqu'au 5 janvier 2003
Au Musée des beaux-arts du Canada du 24 janvier au 11 mai 2003



SOURCE MUSÉE DU QUÉBEC
Les Côteaux de Senlisse est le premier grand paysage que Suzor-Côté a réalisé dans la région de Cernay, au sud-ouest de Paris.

Qui se cache derrière ce regard?

Qui était Suzor-Côté au juste? Un mondain ambiteux et extraverti. L'art de se faire valoir en société a toujours été un de ses principaux atouts. René Lavergne citera l'artiste: «Pour vendre, me disait-il, il faut sortir dans le monde, se mêler aux gens riches». Alfred Laliberté parlera d'un inculte, capable pourtant de discourir sur un sujet sans le connaître ou de parler d'un livre sans même l'avoir lu. Suzor-Côté, séducteur ou imposteur?

Provocateur, Suzor-Côté, dit-on, aimait surprendre l'auditoire par quelques plaisanteries familières. Il était également amateur de grivoiseries proférées en présence des dames. Vantard, frondeur ou froussard, voilà des traits qu'on lui prête. Sa famille occupe un rang élevé au Canada. Ses tableaux prennent place dans les principales collections de Montréal, de Québec ou d'Ottawa. Selon Rodolphe Duguay, son élève et assistant, l'homme avait quelque chose du mythomane poseur et arrogant. Comme le signale Laurier Lacroix, «son amour-propre l'a réduit, lui si mondain, à mener une carrière solitaire, sans se mêler aux groupes, associations et regroupements qui commençaient à structurer la vie artistique canadienne». Le personnage public l'empêche souvent de se concentrer sur l'œuvre qu'il porte en lui. On le dit immature, don Juan, nerveux et instable. Un journaliste de *L'Autorité* en 1914 confirmera sa personnalité émotive et agitée: «[...] monsieur Suzor-Côté, [...] dont nous avons, au vol, saisi les opinions, [...] se promenait vivement, ponctuant ses paroles de gestes énergiques et de sourires émus».

A maintes occasions où il tente de briller en public, Suzor-Côté oppose aussi un naturel solitaire.

C'est dans son village d'Arthabaska qu'il trouve le calme et la tranquillité nécessaires que lui demande son travail d'artiste.

Toujours selon Lacroix, dans le prologue de *Suzor-Côté. Lumière et matière*: «Le développement du capitalisme et de l'esprit d'entreprise qui caractérise la croissance d'une ville comme Arthabaska, la présence d'une élite locale et les valeurs sociales qu'elle impose, le contexte d'émergence d'une région et la création d'un nouveau pays, puis d'une nouvelle puissance politique, dont les Côté connaissent personnellement le premier ministre, mais également des modèles d'artistes qui ont réussi, tels ses professeurs académiciens ou, plus près de lui, le sculpteur Louis-Philippe Hébert, tous ces éléments ont influencé la façon dont Suzor-Côté a organisé les différentes étapes de sa vie.»

Par ailleurs, l'artiste nourrit une grande inquiétude quant à la valeur et l'intérêt de son œuvre. En août 1901, lors d'un discours qu'il prononce à Arthabaska, il déclare: «Je suis, passant par Paris incomparable, devenu peintre, c'est vrai mais il me reste encore beaucoup à faire [pour] devenir un artiste.» Contrairement à un homme comme Ozias Leduc, Suzor-Côté ne s'est jamais vraiment intéressé aux aspects théoriques de l'art. Il ne sera pas, non plus, à l'avant-garde des courants esthétiques de son époque. Il compose pourtant avec la polyvalence du peintre et du sculpteur, tout comme la couleur ainsi que l'exploration des matériaux dépassent parfois le sujet lui-même. On peut désormais le considérer, à juste titre, comme l'ancêtre de Pellan ou de Riopelle.

D. C.

Henri & Margaux

Une pièce de théâtre sur le couple, conçue et interprétée par un couple. Une rencontre où le public est partagé entre la fiction et la réalité. Quand un acteur incarne un personnage sur scène, qui est sur scène?

le nouveau théâtre
NTE
expérimental

TEXTE, MISE EN SCÈNE ET INTERPRÉTATION
Daniel Brière
Evelyne de la Chenelière

UNE PRODUCTION
Nouveau Théâtre Expérimental
www.nte.qc.ca

LE DEVOIR
RESTAURANT
L'Américain

Formez un couple fictif ou réel (toutes conceptions du couple acceptées) et ne déboursez que 30\$ la paire de billets en achetant AVANT le 22 octobre. Le restaurant L'Américain fait une offre spéciale à nos spectateurs. renseignez-vous au 521-4191!

DU 23 OCTOBRE AU 3 NOVEMBRE
à Espace Libre
1945 Fullum MÉTRO FRONTENAC

Réervations
(514) 521-4191

www.culturemontreal.ca

Culture Montréal

LA CULTURE AU CŒUR DU DÉVELOPPEMENT DE MONTRÉAL

Rien à faire...
En attendant Godot
de Samuel Beckett

Mise en scène: LORENT WANSON

«Un spectacle touchant qui, longtemps, remue l'esprit et le corps des spectateurs.»
Nord-Éclair, Belgique

Du 27 septembre au 19 octobre
Jeudis et vendredis, 20 h; samedis, 16 h
(Matinées et soirées scolaires en semaine, 10 h 30, 13 h 30 et 19 h)

Avec **CYRIL BRIANT, CALO VALENTI, FRÉDÉRIC HÉRION, RENAUD RIGA, GRÉGORI PRAET**

Concepteurs:
Grégory Praet, Daniel Lesage, Guy Simard, Jean-Paul Dessy

Une coréalisation du Manège-Mons et du Théâtre National de la Communauté Wallonie-Bruxelles

THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER

BILLETTERIE:
(514) 253-8974

ADMISSION: (514) 790-1245
1 800 361-4595 admission.com

4353, rue Sainte-Catherine Est
à Papineau ou Viau, autobus 34
à Pie IX, autobus 139

Quelle politique culturelle pour Montréal?

RENCONTRE CULTURE MONTRÉAL

Vendredi 18 octobre 2002 13h30 à 17h30
Salle Saint-Sulpice, Bibliothèque nationale, 1700, rue Saint-Denis, Montréal

Conférence d'ouverture: Roland Arpin, Société du 400^e anniversaire de QuébecPanel: *Quelle politique culturelle pour Montréal?*

- Simon Brault, Culture Montréal
- Robert Cadotte, Commission scolaire de Montréal
- Normand Cazalais, chroniqueur, Le Devoir
- Hélène Laperrière, Groupe Culture et Ville
- Frédéric Metz, École de design, UQAM
- Philip O'Brien, Devencore
- Raymonde Provencher, Macumba International

Information et inscriptions: Culture Montréal
T: 514-842-2400, poste 2101
info@culturemontreal.ca
www.culturemontreal.ca

Culture Montréal remercie ses membres, le Conseil régional de développement de l'île de Montréal, ainsi que la Fondation de la famille Samuel et Saidye Bronfman.

Culture

THÉÂTRE



Brigitte Poupart: une passionnée.

ROLLINE LAPORTE

Dans le ventre de la Bête

Trans-Théâtre propose une œuvre dénonçant l'uniformisation

Il y a deux ans, Brigitte Poupart se lançait dans une entreprise un peu délirante qui porte le titre de *Babel*; le spectacle prendra l'affiche dans quelques jours à l'Espace Go. Belle occasion de refaire avec elle le parcours d'une aventure baroque et passionnée...

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

On l'a surtout vue dans les pages de Trans-Théâtre, qu'elle a fondé avec Michel Monty en 1991. Et avec Momentum: l'hiver dernier encore, elle était des quatre laboratoires Crête. Elle a joué dans une trentaine de productions un peu partout, au théâtre surtout mais aussi à la télé et au cinéma. C'est une petite femme, menue, mais qu'on devine étonnamment vive et bouillonnante d'énergie. Pour tout dire, rien qu'à la voir et l'entendre dévoiler son projet, on sent que Brigitte Poupart est une passionnée.

Depuis quelques années, elle est aussi passée à quelques reprises de l'autre côté du texte en signant quelques mises en scène. «*Jusqu'ici*, tient-elle à préciser d'entrée de jeu, *j'ai fait des mises en scène à plusieurs mains*. Le Défilé des canards dorés avec Hélène Mercier à La Licorne puis WC avec Marie Michaud, il y a déjà presque trois ans. Une production qu'on a promené un peu partout. Et évidemment, j'ai beaucoup travaillé avec Michel Monty à Trans-Théâtre. Michel, qui signe ici le texte et la dramaturgie de la production. Mais là, avec *Babel*, je plonge toute seule, pour la première fois. A la mise en scène, je veux dire. Et je suis un peu fébrile, je l'avoue...

Un terrain d'exploration

Pour ceux qui ne fréquentent pas régulièrement les productions de Trans-Théâtre, précisons que, dans la mouvance du théâtre expérimental montréalais, c'est une compagnie regroupant des concepteurs plutôt qu'un noyau d'acteurs. Par rapport au Nouveau Théâtre expérimental (NTE), à Momentum et au défunt Grand Théâtre émotif du Québec (GTEQ) — où Brigitte Poupart a participé aux spectacles *Nudité* et *Suicide* —, Trans-Théâtre se présente comme une compagnie qui «*ne se définit pas selon un créneau esthétique*». Trans-Théâtre entend raconter, de plusieurs façons, des histoires qui touchent et qui posent des questions. Ses spectacles, peut-on lire dans le cahier de presse de *Babel*, «*mettent en scène le choc des contraires: le politique et le privé, le rire et le tragique, l'introspection et la fête*». Cela correspond exactement à ce que me raconte Brigitte Poupart, qui dit être «*allumée par l'ambiguïté*».

Elle reprend: «*Je pense que c'est une mise en scène d'instinct: j'essaie des choses. Le spectacle est une expérience plus physique, plus visuelle, un terrain d'exploration dans lequel le texte est moins important que l'écriture scénique*. C'est aussi un show que je veux in-

teractif et exploratoire, un peu dans le même esprit que les laboratoires Crête, c'est-à-dire que le spectacle veut provoquer une réaction et une réflexion du public.

Babel, c'est bien sûr la tour, le mythe de la tour du même nom. Ici, c'est une monstrueuse construction, une gigantesque pyramide de plus de 700 étages abritant un million de personnes. Un modèle. Un prototype. Il y a là des quartiers entiers, des parcs, des usines, des écoles et des magasins. Rien n'est dit clairement, mais on peut presque deviner que les gens qui habitent la tour n'ont plus besoin que d'une seule et même langue, que d'une seule et même culture puisqu'ils vivent de la seule et même économie. C'est un peu le symbole de l'absurdité mondialisante portée à des dimensions «totalitaires».

Pour situer clairement les enjeux, la pièce commence au moment où l'architecte-concepteur de la tour va donner une entrevue télévisée au chef d'antenne jouissant de la plus forte cote de popularité, une sorte de «twit qui pogne» avec lequel l'architecte devra assez rapidement croiser le fer. En arrière-plan, un chœur. Rajoutez de l'ironie, du sarcasme, de l'absurde. A larges doses, l'absurde. Puis laissez mijoter jusqu'à ce que le mythe remonte à la surface et que craque sous vos doigts la coquille de l'homogénéité...

«*J'ai choisi de rendre ce climat trouble*, reprend Brigitte Poupart, *par une mise en scène baroque. Qui fait coexister des trucs incompatibles qui s'entrechoquent. Parce que je pense que le texte de Babel, que la situation qu'il montre du doigt ressemble beaucoup à notre société. Il n'est pas vraiment question d'OGM, de mondialisation ou du protocole de Kyoto, mais ça s'inscrit dans cette dynamique de dénonciation du faux consensus d'indifférence. A la télé, par exemple, on saisira rapidement que l'architecte est une sorte de mégalomane philosophe qui n'est pas du tout d'accord avec ce qu'est devenue sa tour...*»

Politique du chaos

Pour le texte, Michel Monty s'est inspiré d'un article déroutant de Bill Joy — le fondateur de Sun Microsystems devenu philosophe — publié dans le magazine américain *Wired* il y a déjà quelques années. Joy y dénonce une situation alarmante, preuves à l'appui: la venue prochaine de l'humain re-ingénieré sur mesure dans un monde où l'hybridation homme-machine deviendra à tout le moins courante. Il s'est aussi inspiré de *La Politique du chaos* et des *Particules élémentaires* de Houellebecq. «*Il en résulte un texte, reprend la metteuse en scène, débouchant sur le mé-*

tissage et la diversité plutôt que l'uniformité». Le tout rendu dans une imagerie plutôt 1950 avec force projections et l'omniprésence d'un logo rappelant la montée de tous les fascismes. Bref, ce n'est pas parce qu'on rira que c'est drôle...

Le plus intéressant dans tout cela, c'est qu'avec ce *Babel* à l'imagination débridée, Trans-Théâtre veut rejoindre un public jeune. La compagnie a la bonne habitude de préparer une trousse pédagogique pour chacun de ses spectacles. Ainsi les profs peuvent-ils travailler la pièce avec leurs élèves en fouillant des dossiers parallèles comme celui de la mondialisation, du métissage ou même de l'architecture, de la mythologie et de la cybernétique: des sujets *hot*, presque *full cool*... Brigitte Poupart explique aussi la volonté de la compagnie d'offrir «*aux jeunes la chance de voir du théâtre contemporain, du théâtre qui risque, comme eux. C'est un public extrêmement important pour nous*».

«*Nous avons l'habitude*, conclut-elle, *de les rencontrer après le spectacle, de discuter avec eux de ce qu'ils ont vécu pendant la pièce. J'espère promener Babel un peu partout à travers les régions du Québec. C'est toujours très émouvant, très intense.*»
C'est une grâce qu'on souhaite.

TRANS-THÉÂTRE présente

bAbeL

du 15 OCTOBRE au 2 NOVEMBRE à 20h

avec CAROLLE COUROTTE - PATRICIA PEREZ - CATHÉRIE JARDIF
ALEXANDRE GOVETTES - ANTOINETTE LAROCHE
MICKAËLE MONTY - JANE WANGSBO - ANNECOURT - MARIANNE LAROCHE

conception et mise en scène: BRIGITTE POUPART
avec CAROLLE COUROTTE - PATRICIA PEREZ - CATHÉRIE JARDIF
ALEXANDRE GOVETTES - ANTOINETTE LAROCHE
MICKAËLE MONTY - JANE WANGSBO - ANNECOURT - MARIANNE LAROCHE

photo: ROLLINE LAPORTE - conception graphique: MARILLE VACHON

Théâtre ESPACE GO
4800, rue Saint-Laurent
Montréal, Québec H2T 1M5
billetterie: 514.845.4890
admission: 514.790.1245

TRANS-THÉÂTRE
www.transtheatre.com

LE DEVOIR

Teesri Duniya, l'autre voix

Pour un théâtre engagé, politique et pertinent

Multiethnique, multiculturelle et tiers-mondiste par l'angle de traitement qu'elle propose, la compagnie Teesri Duniya s'intéresse, avec *Noah's Ark 747*, à la frontière trouble et mal balisée de l'immigration.

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

C'est quelque part entre 1977 et 1981 que la compagnie Teesri Duniya s'est peu à peu matérialisée en plein cœur de Montréal. Teesri Duniya, ça signifie «Tiers-Monde». «*Third World*», comme l'explique Rahul Varma en racontant les débuts difficiles de la petite compagnie qu'il a fondée il y a 20 ans et qui aura néanmoins réussi à produire plus d'une douzaine de spectacles avec trois fois moins que rien avant de recevoir sa première subvention du Conseil des arts en 1994.

«*Nos spectacles sont toujours socialement engagés, par définition*», poursuit Varma, qui écrit la plupart des textes de la compagnie et qui en est aussi devenu le directeur artistique en 1986. Sur ces derniers mots, dans la fenêtre derrière lui, le soleil vient de faire exploser un arbre en ce radieux après-midi d'automne. Ça commence bien.

Tout juste à côté

En fouillant sur Internet ou en faisant le tour de vos amis «qui sortent», vous découvrirez probablement que les productions de Teesri Duniya sont réputées mettre en relief la condition de ce qu'on en est venu à appeler «les minorités ethniques». *Isolated Incident*, par exemple, revenait sur la mort d'Anthony Griffith, abattu accidentellement par le policier Alan Gossett, et *Land Where The Trees Talk* était consacré aux revendications des Premières Nations. Mais c'est en 1999 avec *L'Affaire Fähradi*, la version française de *Counter Offense*, présentée l'année précédente, que le milieu théâtral montréalais a vraiment pris conscience de l'existence de Teesri Duniya — être tout bêtement parce que l'excellent Paul Lefebvre avait piloté le projet. Puis, *Reading Hebron* en 2000 — sur le massacre du même nom — et *Bohpal*, l'an dernier, sont venues consacrer la compagnie comme l'une des seules à faire du théâtre social et politique ici.

Dehors, maintenant, il fait rouge, ocre, jaune; un déluge de lumière et de couleur. Beau temps pour parler de l'arche de Noé... Pourquoi l'arche de Noé? Parce que le prochain spectacle de Teesri Duniya, *Noah's Ark 747*, de Sylvija Jestrovic, prend l'affiche jeudi prochain au MAI. Et aussi parce que devant moi, Rahul Varma et Paulina B. Abarca, la metteuse en scène du spectacle, sont là pour tout me dire sur cette compagnie que l'on connaît mal et qui joue un texte inédit d'un auteur yougoslave dont on n'a jamais entendu parler. Ce qui correspond d'ailleurs

à l'image générale que l'on a de Teesri Duniya. Une voix autre. Tout juste à côté.

On parlera d'abord de la compagnie. D'années difficiles, de survie. D'une orientation presque «géographique». «*Au début, Teesri regroupait surtout des gens venant du Sud-Est asiatique qui avaient choisi de rendre compte de leur culture*, se souvient Rahul Varma. *Mais ça n'a pas duré très longtemps et, peu à peu, le groupe s'est ouvert à d'autres minorités. Au lieu de nous ghettoïser, nous voulons plutôt contribuer à la société d'ici, donner notre perception de déracinés, notre éclairage à nous sur ce qui se passe ici.* Aujourd'hui, cette distinction «géographique» s'est complètement estompée et plusieurs francophones travaillent avec nous.»

Et l'orientation, la philosophie de la compagnie...

«*Elle n'a pas vraiment changé*, reprend-il. *Des années de disette, il est resté la passion de faire du théâtre, de s'exprimer à travers des productions dont l'orientation sociale est très nette. Il y a une démarche politique derrière tout ce que nous faisons, une dimension politique et sociale pertinente à la réalité présente [«relevant to now»].* *Bhopal faisait directement allusion aux événements que vous connaissez alors que des milliers de personnes ont perdu la vie [la pièce sera bientôt jouée en Inde, précise Varma]. Et Noah's Ark se déroule à Belgrade en 1994, au moment où tout éclate et que les quatre personnages de la pièce décident d'émigrer au Canada.*»

Triangle amoureux

Paulina B. Abarca parle de *Noah's Ark 747* et de Sylvija Jestrovic avec beaucoup de respect. «*C'est un texte d'une grande richesse, d'un haut niveau de sophistication. L'absurde y est très présent; on retrouve dans la pièce un climat très caractéristique des anciens pays de l'Est, où la vérité admise, en une sorte de distorsion permanente, n'a rien à voir avec la vérité. J'ai voulu rendre*

cela concrètement, en plaçant les personnages dans une pièce ouverte, une sorte de cage à armature de métal que l'on peut surveiller facilement de tous les angles. Une sorte de bateau aussi, d'arche de Noé, puisque les personnages se préparent à émigrer au Canada...»

L'histoire se déroule sur un fond de triangle amoureux et met en scène les histoires personnelles des quatre personnages qui n'ont pas vraiment envie de quitter le pays qui les a vu naître... mais qui n'ont plus vraiment le choix: «*C'est un regard sarcastique sur la société*, reprend la metteuse en

scène, *sur ce drame des déplacements forcés de populations et des réfugiés politiques qui aboutissent un peu partout et qui sont presque forcés de renier leur passé pour s'intégrer à leur nouvelle société d'accueil. C'est une pièce dure, déroulante, qui continue de vivre avec vous une fois que vous êtes sortis du théâtre.*» Pour les curieux, précisons que Sylvija Jestrovic est aujourd'hui âgée de 32 ans et qu'elle a commencé à écrire ce texte à Belgrade, en 1994. Elle vit au Canada et vient de terminer un doctorat en théâtre dans une université fort cotée du ROC.

Soyez aussi prévenus qu'après le rideau et les derniers applaudissements, ça ne s'arrête pas là. À Teesri Duniya, on a l'habitude d'inviter les gens à participer à un débat sur le thème de la pièce. Aiguisez vos arguments pour affronter les dédales sibyllins de la bureaucratie de l'immigration canadienne...

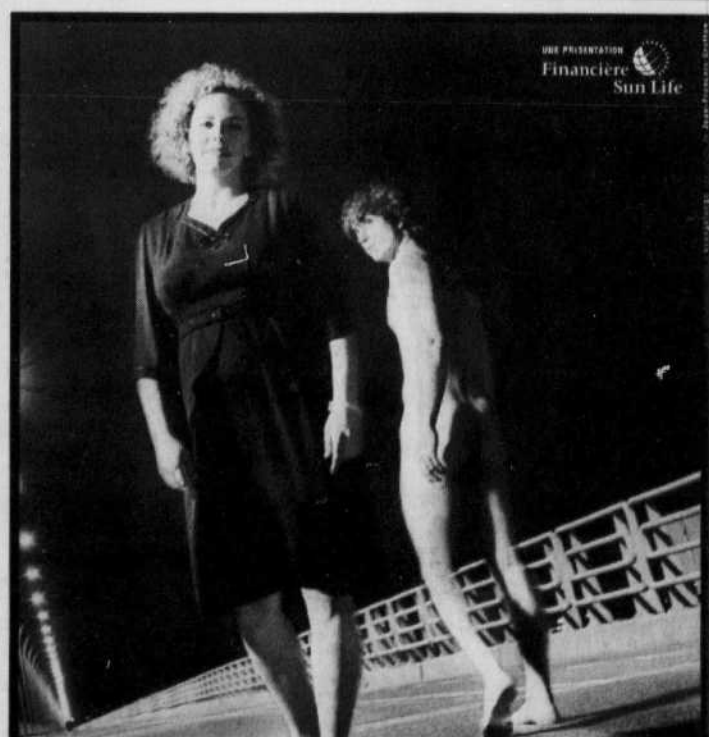
On peut se renseigner sur la compagnie et ses productions au <http://www.teesriduniya-theatre.com/> ou en composant le (514)982-3386.

NOAH'S ARK 747

Texte de Sylvija Jestrovic mis en scène par Paulina B. Abarca. Au MAI, rue Jeanne-Mance, du 17 octobre au 3 novembre.



SOURCE TEESRI DUNIYA

Adrian Bishop, Howard Rosenstein, Lynn Adams et Lili Catherine Wexu dans *Noah's Ark 747*.

LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES :
TOUT EST DÉSIR ET CHACUN A SON PRIX

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

L'ÉCHANGE - PAUL CLAUDEL

avec MARKITA BOIES + PIERRE COLLIN
+ MAXIM GAUDETTE + MACHA LIMONCHIK

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ET RÉGIE: MARIE-ÉLISE OPPORT; DÉCOR: JEAN BARRÉ; COSTUMES: DENIS LAPOINTE; ÉCLAIRAGES: MARTIN LABRECQUE; SONORISATION: LAMBERT LAFRANÇOIS; MUSIQUE: JESSICA THOMPSON; MONTAGE: JACQUES-LÉVELLÉ; PÉRIODE: MARCO TRONCETTI

DÈS LE 29 OCTOBRE

www.tnm.qc.ca | RéSERVATIONS 514.866.8668

e coulisse

EN EXCLUSIVITÉ DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO: MARKITA BOIES, PIERRE COLLIN, MAXIM GAUDETTE ET MACHA LIMONCHIK SE DONNENT LA RÉPLIQUE! INSCRIVEZ-VOUS AVANT LE 21 OCTOBRE. WWW.TNM.QC.CA

Culture

CINÉMA

Jerzy Kucia,
le Bresson animé

ANDRÉ LAVOIE

Je croyais avoir mal entendu, à cause non pas tant de la distance téléphonique entre Cracovie et Montréal mais de la franchise désarmante de l'aveu. C'est en rigolant que le cinéaste d'animation Jerzy Kucia me disait avoir réalisé *Reflets* (1979), un de ses plus beaux films, afin de «gagner des prix dans les festivals. Pour un cinéaste d'animation, c'est essentiel, sinon les producteurs ne vous font pas confiance». Tout comme dans son œuvre, Kucia n'hésite pas à être déroutant, même s'il pourrait s'amuser à l'être davantage, la barrière des langues le forçant à adopter un anglais hésitant et limité.

S'il trébuche parfois sur les mots, le réalisateur polonais éprouve plus de confiance devant les images, et on pourra y jeter deux formidables coups d'œil rétrospectifs. La Cinémathèque québécoise, en collaboration avec le FCMM, propose un panorama en deux temps (qui a commencé hier et se poursuit ce soir à 20h30 à la salle Claude-Jutra) des films de Jerzy Kucia, considéré par plusieurs comme «le Robert Bresson de l'animation», un titre dont il est très fier «et qui n'est pas du tout lourd à porter!», souligne-t-il sans fausse modestie.

Un seul long métrage

L'occasion est offerte de vérifier quels sont les liens thématiques qui unissent l'un et l'autre, et peut-être aussi ceux qui le rapprocheraient d'une autre animatrice de grand talent, Caroline Leaf, que Kucia connaît bien. Si, comme la réalisatrice de *The Street*, il utilise les possibilités de la peinture sur verre, ce n'est pas la seule, et c'est ce qui frappe dans sa filmographie, soit la grande diversité des techniques. Depuis son premier film, *Le Retour*, en 1972, Kucia ne cesse d'explorer des manières nouvelles de traiter de mêmes sujets. C'est pourquoi il me confie qu'«en plaçant tous mes films l'un derrière l'autre, on n'obtiendrait qu'un seul long métrage, tout à fait cohérent. Je crois même que si je choisissais n'importe quel de mes films en utilisant une technique différente, le résultat final serait identique».

Kucia se préoccupe peu de la narration, ce qui lui a valu l'épithète de cinéaste impressionniste.

Ces ambitions sont ailleurs, plus souterraines, cherchant à mettre en forme et en lumière la vision cachée du quotidien, de l'histoire, du passé. Exploration souvent de nature sensuelle aux contours mystérieux, son cinéma semble toujours osciller entre le rêve et la réalité, dans des mouvements répétitifs et cycliques. Voilà pourquoi il refuse de se soumettre à une seule technique, passant du dessin au papier découpé ou à la photographie: «C'est grâce à ce que je vois et à ce que je vis qu'il m'est possible de trouver la forme de mes films.»

La
Cinémathèque
québécoise
propose
un panorama
en deux temps
des films
de Jerzy Kucia

L'approche de celui qui est devenu cinéaste «par hasard» alors qu'il voulait plutôt se consacrer à la peinture est parfaitement illustrée dans le magnifique *Parade* (1986). «Je voulais décrire la réalité rurale de mon pays parce qu'elle est en train de disparaître», précise Kucia. Il y a bien sûr une part de nostalgie dans la démarche, mais c'est une façon de mettre en

images la mémoire de mon passé. Et cette vision ne cesse de se transformer au fil des ans.»

Alors qu'il se fait une joie d'offrir l'ensemble de son œuvre au public montréalais, Jerzy Kucia avoue être à la fin d'une longue période et arrive mal à définir l'étape suivante. Les bouleversements en Pologne au cours des dix dernières années ont rendu le cinéaste à bout de souffle: «J'ai du mal à aborder tous ces changements dans mes films car ils sont si rapides. Il faut dire aussi que le cinéma d'animation exige beaucoup de temps, et donc de l'argent, mais il n'y en a pas en Pologne. Même si j'enseigne l'animation à de jeunes étudiants passionnés, ce qui me stimule beaucoup, j'ai l'impression de perdre un temps précieux quand je ne tourne pas. Et j'en souffre.»

Le cinéaste apparaît toutefois enthousiaste de laisser ses frustrations de côté le temps d'une rétrospective. Un public qui, à n'en pas douter, sera certainement médusé et perplexe devant le surréalisme de *Printemps* (1980) ou la dilatation du temps dans *Le Passage à niveau* (1979). Kucia sait très bien à quoi s'attendre: «Beaucoup de spectateurs me demandent ce que j'ai voulu dire dans tel ou tel film. Je ne fais que chercher un langage cinématographique, une façon d'envoyer des signaux aux spectateurs. Je suis en attente de réponses.»



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«Nous sommes beaucoup moins civilisés que nous nous plaisions à le croire», estime le cinéaste Oliver Hirschbiegel.

Oliver Hirschbiegel se penche sur la violence

Le cinéaste allemand arrive avec un film-choc

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Il a une bonne tête rieuse mais accompagne un film profondément violent et dérangeant. Avec *Das Experiment* (*L'Expérience*), l'Allemand Oliver Hirschbiegel avait remporté en 2001 le prix de la réalisation au FFM. Le film avait alors impressionné les cinéphiles autant que le jury. Si bien qu'on a attendu longtemps sa sortie en salles commerciales. Des vendredis prochains, *L'Expérience* y sera.

Même s'il s'agit d'un premier

long métrage, Oliver n'a pas l'impression d'avoir fait ses classes à travers lui. «J'ai réalisé huit téléfilms auparavant, dit-il, et je les ai tournés exactement comme s'ils étaient des films.»

Le cinéaste allemand est tellement cinéphile qu'il a appris son métier à la cinémathèque et en visionnant à répétition les vidéocassettes des films des maîtres, imitant les plans d'Hitchcock, de Huston et de Hawks, dessinant parfois leurs *story boards*. Des grands du septième art, il a appris que tout est important, autant les figures de premier plan que les détails touchant les personnages secondaires.

L'Expérience, adapté d'un roman de Mario Giordano, met en scène deux groupes de témoins invités à incarner des faux gardes et des faux prisonniers à des fins d'expérimentation psychiatrique. Mais tout ira de travers et finira dans un bain de sang.

«Nous sommes beaucoup moins civilisés que nous nous plaisions à le croire», estime le cinéaste. «Mais nous survit l'instinct des chasseurs et des tueurs, comme chez ces faux gardes qui prennent leur rôle au

sérieux et deviennent féroces. Si les prisonniers avaient été les gardes et les gardes les prisonniers, aurait-on assisté au même phénomène de violence? Je le crois. C'est la situation qui crée la violence.» Des psychologues ont d'ailleurs affirmé que les scènes les plus féroces du film demeureraient plausibles.

Cela dit, aux yeux du cinéaste, l'expérience décrite dans le film paraît un peu inutile aujourd'hui, tant on sait déjà quelles extrémités des êtres humains peuvent atteindre lorsqu'on leur offre une position de pouvoir.

«Dans le roman, les personnages étaient très caractérisés et j'ai conservé leur structure», explique Oliver Hirschbiegel, mais avec les comédiens, nous avons beaucoup improvisé. Les tiers environ des scènes sont le fruit de discussions.»

Le cinéaste allemand refuse de voir dans son film une métaphore du régime nazi dont l'horreur lui paraît sans rivale. «Mais il est vrai qu'en temps de guerre, des hommes normaux et pacifiques peuvent se transformer en bêtes sadiques qui violent et mas-

sacrent sans scrupules.» La métaphore touche aussi les mouvements de droite dont la montée en Europe effraie le réalisateur.

Hirschbiegel a donné le rôle principal du prisonnier rebelle à Moritz Bleibtreu, une grande vedette en Allemagne, mais recruté des comédiens peu connus pour le reste de la distribution, histoire de permettre au spectateur d'y croire et de s'identifier à certains personnages.

«À partir du moment où l'action s'emballe et où la violence se met de la partie, les scènes ont été tournées en continuité et sans cascades. J'ai été étonné de constater à quel point les moments tragiques étaient vécus avec gravité et intensité par les acteurs. Personne sur le plateau ne songeait à prendre ça à la rigolade.»

L'Expérience a connu un franc succès dans plusieurs pays où le film fut distribué. Même aux États-Unis, où le cinéaste a reçu des propositions des Studios. On le courtise là-bas, et comme un des scénarios lui plaît, il est fort possible qu'Oliver fasse le saut à Hollywood, en essayant de ne pas trop y laisser son âme.

VOYAGE DANS L'INFINIMENT GRAND ET L'INFINIMENT PETIT...

«...entre le conte de fées et le traité scientifique.»
The New York Times

«...pièce émouvante (...) à haute teneur poétique.»
Le Devoir

«...véritable feu roulant d'images évocatrices qui vous happent...»
«Un bonheur du début à la fin.» *La Presse*

Festival
danse
présente

O VERTIGO
luna

une chorégraphie de Ginette Laurin (O Vertigo)

9 - 12 OCTOBRE 2002 . 20h

MONUMENT-NATIONAL 1182, boul. Saint-Laurent
514.871.2224 514.790.1245 www.festivalnouvelledanse.ca

coproduction O Vertigo, luzerntanz am luzernertheater, FIDO

Québec
Canada
Montréal
QTV
Télé-Québec
LE DEVOIR

Le Studio de l'Agora de la danse présente

COURAGE MON AMOUR
CAS PUBLIC
Hélène Blackburn

CHORÉGRAPHE : Hélène Blackburn
ASSISTANCE À LA DIRECTION ARTISTIQUE : Sophie Michaud
DANSEURS : Geneviève Bourcher, Louise Michel Jackson
Sonya Stefan, Stéphane Deligny, Pierre Lecours
Yves St-Pierre
VIOLONISTES : Émile Laron, Andréa Tyniec
DIRECTION MUSICALE : Veronique Lacroix
MUSIQUE : Ana Sokolovic, André Ristic, Nicolas Gilbert
ÉCLAIRAGES : Jean-François Gélinas
COSTUMES : Carole Courtois
ACCESSOIRES : Mario Huchette

9 au 19 octobre 2002 à 20 h

L'AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER METRO SHERBROOKE 514.525.1500
Réseau Admission 514.790.1245

LE DEVOIR

Culture

exCentris

HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

CINÉMA

Le show Sandler

Une randonnée qu'on oubliera vite

VIRGINIA'S RUN
Réalisation et scénario: Peter Markle. Avec Gabriel Byrne, Joanne Whalley, Lindze Letherman, Rachel Skarsten, Kevin Zegers. Image: Joel Ransom.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Mêlant l'amour des chevaux, le deuil de jeunes filles privées de mère, les directives injustes d'un père traumatisé, les vacheries d'un jeune voisin méchant et le désir éperdu d'une héroïne au détour de l'adolescence de monter à cheval même si papa le défend, *Virginia's Run* est le classique film d'épreuves à surmonter dont l'héroïne sortira triomphante. Il n'invente guère la production pour tous publics à la frontière du drame sentimental et du film d'action mais s'insère dans le genre comme la main dans un gant, sans le renouveler.

En fond de scène: les champs et les bois de la Nouvelle-Angleterre où la jeune Virginia (Lindze Letherman) gambade avec le cheval que son cœur a choisi, même si la mort de sa mère dans un accident équestre et la décision de son père de bannir les chevaux de la vie familiale contrecarrent sa vocation d'écurière. Gabriel Byrne, grand acteur au visage typé et expressif, ne donne pas sa mesure dans cette histoire un peu sirupeuse où il joue le papa à la fois tendre et inflexible, doublé d'un veuf qui commence à relâcher un voisin.

Scènes champêtres
Au menu: quelques scènes champêtres très belles, surtout les cavalcades dans la nuit étoilée ou à l'aube dans la rosée. Une course de chevaux se révèle très dynamique. Les acteurs font ce qu'ils peuvent et Lindze Letherman dégage un charme de jouvencelle à peine sortie de l'enfance. Sa grande sœur (Rachel Skarsten) campe une figure beaucoup plus conventionnelle de grande blonde très féminine comme l'Amérique les apprécie. Le jeu de cette actrice ne transcende rien.
Le film porte et propulse sa morale: croire et s'acharner malgré les obstacles qui s'amoncellent sur le chemin, garder foi en son étoile, foncer. La réconciliation familiale surviendra au bout de la route et les injustices s'effaceront dans l'harmonie retrouvée.
Virginia's Run apparaît comme une production américaine de plus, avec au moins de jolies scènes dans des paysages naturels où galopent les chevaux. Mais le film ne dépasse guère le premier niveau de l'émotion et de la narration et se laisse oublier bien vite.

PUNCH-DRUNK LOVE
Réalisation et scénario: Paul Thomas Anderson. Avec Adam Sandler, Emily Watson, Philip Seymour Hoffman, Luis Guzman, Mary Lynn Rajskub. Image: Robert Elswit. Montage: Leslie Jones. Musique: Jon Brion. États-Unis, 2002, 97 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Paul Thomas Anderson aime relever des défis impossibles ou pousser jusqu'à l'excès ses visions pessimistes sur la société américaine. C'est ainsi qu'il réussit à transformer le chanteur (?) Mark Wahlberg en acteur crédible dans *Boogie Nights* et à multiplier les crises existentielles jusqu'au bord de l'épuisement dans *Magnolia*. Qualifiée trop rapidement, et peut-être à tort, de comédie romantique, *Punch-Drunk Love* serait-il son repos du guerrier?

Ce n'est pas ce qu'il cherchait en engageant Adam Sandler, l'acteur le plus insignifiant qui soit, même si son air hébété et son registre dramatique limité au point de rele-

ver de la pure abstraction servent les visées du cinéaste et les contours de ce personnage sans envergure. Il n'y aura que la cohorte des admirateurs de Sandler à ne pas comprendre ce qu'il fait dans la peau de Barry Egan, petit homme d'affaires solitaire mais entouré de sept sœurs accaparantes et méprisantes, cherchant l'amour mais fuyant lorsqu'il se pointe, pas méchant pour deux sous mais poursuivi par une bande de truands aux méthodes expéditives.

La première scène de *Punch-Drunk Love* donne le ton surréaliste et décalé qu'adopte Anderson jusqu'à la fin, loin toutefois de la surcharge de ses films précédents, même si on y retrouve encore cette musique quasi omniprésente et cette caméra lâchée lousse au point d'étourdir. Au petit matin, planté au beau milieu de son entrepôt, arborant un horrible complet bleu qu'il n'enlèvera pratiquement jamais, Barry est tour à tour témoin d'un accident de voiture, perplexe devant la livraison d'un harmonium sur le trottoir et intimidé par la requête de Lena (Emily Watson, superbe



Une scène de *Punch-Drunk Love* de Paul Thomas Anderson.

mais sous-utilisée) de jeter un œil sur sa voiture. De par ses réactions, l'homme a tout d'un extraterrestre égaré en Californie.

L'existence banale de Barry prend alors une tournure à la fois plus tragique et plus excitante. Après avoir donné une foule de renseignements personnels à

la téléphoniste d'une ligne érotique et que Lena se révèle être une collègue de sa sœur Elizabeth (Mary Lynn Rajskub), le voilà poursuivi par les hommes de main du crapuleux gérant de la ligne (Philip Seymour Hoffman), un habitué du cinéma d'Anderson), et la jolie secrétaire anglaise qui cherche à attirer son attention. Au milieu de toutes ces curieuses péripéties, Barry achète par centaines des paquets de pouding au chocolat pour accumuler des points «Air-Miles», une manière de fuir les autres autant que lui-même.

Le romantisme de Paul Thomas Anderson dans *Punch-Drunk Love*, si romantisme il y a, se cache très souvent dans cet amas de clins d'œil et de digressions ou l'humour noir, le burlesque, la bande dessinée et les visions psychédéliques particulièrement colorées se disputent leur place. Sans crier gare, le cinéaste nous plonge tête première dans les névroses de Barry, coincé entre ses sept sœurs, dont quatre ont marié les frères d'une autre famille, ou lors de cet étonnant plan-séquen-

ce, longue conversation téléphonique banale ponctuée de numéros confidentiels et de clichés érotiques. Même son escapade à Hawaï et ses retrouvailles avec Lena relèvent du kitsch absolu, tout en entretenant un certain mystère sur les véritables intentions de cette femme au comportement étrange et imprévisible.

Punch-Drunk Love marque une rupture partielle avec ses films précédents, moins long, moins ambitieux, moins tonitruant, mais constant dans cette obsession d'appréhender le monde sous ses aspects les plus sombres, les plus tordus. Son idée, certes courageuse, d'engager Adam Sandler, que la proposition a sûrement flatté, n'offre que des résultats mitigés, qui affaiblissent une mise en scène souvent brillante et audacieuse; le jury du dernier Festival de Cannes n'a pas manqué de le souligner. Malheureusement, Anderson n'a pu accomplir le même miracle que Peter Weir avec Jim Carrey dans *The Truman Show*: la face cachée d'Adam Sandler reste à découvrir. Si d'aventure elle existe...

L'affaire est dans le sac

THE TRANSPORTER
Réalisation: Cory Yuen. Scénario: Luc Besson et Robert Mark Kamen. Avec Jason Statham, Shu Qi, François Berléand, Ric Young. Image: Pierre Morel. Montage: Nicolas Trembasiewicz. Musique: Stanley Clarke. France, 2002, 90 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

L'empire Europa de Luc Besson ne se consacre pas qu'au salut du cinéma d'auteur, et encore moins à faire rayonner la grandeur de la France, tout particulièrement sa langue. Le cinéaste, maintenant davantage connu comme ambitieux producteur et scénariste d'occasion, multiplie les films tapageurs, au confluent des rutilantes méthodes hollywoodiennes et des bagarres chorégraphiées par les populaires cinéastes de Hong-Kong.
Peu importe que les films se nomment *Taxi*, *Wasabi*, *Yamakasi* ou *Kiss of the Dragon*, la recette ne diffère pas: deux scènes spectaculaires, une au début et l'autre à la fin, encadrent une multitude de variations sur le même thème où tous en prennent plein la gueule. Dans cette lucrative continuité, *The Transporter* de Cory Yuen va ravir ceux qui ne se lassent pas (encore) de l'approche cartoonnesque de Besson.

Frank Martin (Jason Statham, un physique de jeune Marlon Brando sans le charisme) livre à domicile les trucs les plus illicites mais se foute de savoir le nom de l'expéditeur, ses raisons obscures et toujours illégales, et le contenu du paquet: «*That's the deal*», c'est sa seule et unique réponse, voire sa marque de commerce. Son entreprise solitaire fonctionne aussi bien que sa dispendieuse BMW (le film a parfois des allures d'extension du Salon de l'auto) mais l'engrenage donne des signes de fatigue lorsqu'il enfonce une des règles. Du sac pla-

cé dans le coffre arrière sort des bruits étranges: il y découvre Lai (Shu Qi), une jeune et jolie Chinoise que le fringant, tenez-vous bien..., Wall Street (Matt Schulze) veut éliminer parce qu'elle s'oppose à son trafic d'immigrants illégaux, tous des compatriotes qui deviendront vite des esclaves. Lai va placer Frank dans une position intenable, maintenant dans la mire de ces escrocs, tout comme celle de Tarconi (François Berléand, pathétique quand il devise sur Proust tout en dégustant des madeleines...), un enquêteur qui ne croit pas que l'homme n'est qu'un jeune retraité de l'armée américaine.

Le cinéma de Hong-Kong, du moins celui célébrant la dextérité des spécialistes des arts martiaux, étend son influence bien au-delà de ses étouffantes frontières, où les Jet Li et autres Jackie Chan règnent en maîtres absolus. Puisque Hollywood invite des réalisateurs comme John Woo, Besson ne voulait pas être en reste et plonge à son tour dans cette vague déferlante avec Cory Yuen. C'est donc à partir de cette flamboyante collection de cascades et de coups bien placés que s'articule l'intrigue où les méchants sont très méchants et les bons plutôt humbles, même dans la victoire. Ce qui ne les empêche pas d'enfreindre le code de la route sans se

faire inquiéter, de ridiculiser la police ou encore de sauter du toit d'un autobus à celui d'un poids lourd avec l'aisance d'une gazelle en attrapant la pouponne au passage.

On pourra toujours s'exotiser devant ces poursuites de baignoires dans les rues étroites de Nice, retenir notre souffle lorsque la luxueuse villa de Frank est la cible des balles et des missiles, éprouver une quelconque nostalgie devant les images sous-marines en repensant au *Grand Bleu*, tout cela n'élève jamais *The Transporter* à guère plus qu'un film à recettes, sélectionnées parmi les plus simplistes. Même les vedettes semblent interchangeables tant on éprouve la curieuse impression de confondre Jason Statham avec Vin Diesel, que *The Transporter* pourrait s'intituler *XXX*, se dérouler à Prague plutôt qu'à Nice et n'y voir que du feu, surtout celui fabriqué par les responsables d'effets spéciaux.

Que les cinéastes et les producteurs occidentaux se soient entichés depuis dix ans d'un certain cinéma asiatique n'a rien de répréhensible, trouvant là un moyen pas plus bête qu'un autre de renouveler les poncifs du film d'action. Par contre, ils oublient souvent qu'entre deux étranglements et quelques clés de bras, on pourrait aussi engager des scénaristes ceinture noire.

GAGNANT
MEILLEUR SCÉNARIO, FESTIVAL DU FILM DE VENISE
NOMINATION AUX GOLDEN GLOBE
MEILLEUR FILM ÉTRANGER

« LE PORTRAIT FIDÈLE D'UN ANGE REBELLE. EXCELLENTE DISTRIBUTION ! ADMIRABLEMENT RÉALISÉ ! »
- Irene Bignardi, La Repubblica

À L'AFFICHE !
version originale avec sous-titres français CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN version originale avec sous-titres anglais FAMOUS PLAYERS CENTRE EATON

Alain Maréchal, Geneviève, Sophie, Michelle, Françoise, Marie, Deborah, Anne, Brandauer, Depardieu, Loren, McDowell, Postelthwaite, Sorvino, Unger

★ ★ ★ 1/2
Louise Blanchard, Journal de Montréal

La vérité ne peut parfois être partagée qu'entre...

Cœurs Inconnus
Version française de Betwixt Strangers

À L'AFFICHE !
CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS

POUSSE-TOI PIKACHU, BÉCASSINE ARRIVE !
ELLIPSANIME présente

BÉCASSINE
LE TRÉSOR VIKING
un film de Philippe Vidal

Précédant le film, IONF présente le court-métrage « OPÉRATION COUCOU »

www.becassinelefilm.com

FAMOUS PLAYERS STARCITE MONTREAL
FAMOUS PLAYERS PARISIEN
MEGA-PLEX GUZZO JACQUES CARTIER 14
CINÉPLEX ODÉON ST-BRUNO
SON DIGITAL
MEGA-PLEX GUZZO PONT-VIAU 16
CINÉMA ST-EUSTACHE
CINÉMA TRIOMPHE LACHENAIE
À L'AFFICHE!
CINÉMA 9 GATINEAU
CINÉMA 8 ROCK FOREST

CLAUDE BERRI PRÉSENTE
CHARLOTTE GAINSBORG • YVAN ATTAL

« ... comédie romantique tout à fait charmante. »
- LA PRESSE

« ... une bien jolie comédie. »
- LE QUOTIDIEN

« ... une œuvre vive et attachante... »
- L'ESPRESSO

« ... une comédie à l'américaine très enlevée, bien notée... »
- LE FIGARO

Il l'aime...
... nous aussi !

MA FEMME EST UNE ACTRICE
UN FILM DE YVAN ATTAL

www.christalfilms.com

À L'AFFICHE !
FAMOUS PLAYERS STARCITE MONTREAL
FAMOUS PLAYERS PARISIEN
CINÉMA BEAUBIEN 2396, Beaubien E. 721-8000
MEGA-PLEX GUZZO PONT-VIAU 16
CINÉMA ST-EUSTACHE
CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE
CINÉMA TRIOMPHE LACHENAIE
CINÉMA 9 GATINEAU
CINÉMA 8 SHERBROOKE
SON DIGITAL

L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA PRÉSENTE
HUBERT REEVES
Conteur d'étoiles

Un rêveur qui se passionne pour la réalité

Un film de
Iolande Cadrin-Rossignol

Projections suivies d'un échange avec la réalisatrice et l'astrophysicien Hubert Reeves

Mercredi 16 octobre, 19 h
UQAM - Salle Marie-Gérin-Lajoie
405, rue Sainte-Catherine Est
Billets en vente :
billetterie UQAM (514) 987-3456
Réseau admission (514) 790-1245
ou 1 800 361-4595

Dimanche 20 et 27 octobre, 14 h
Cinéma ONF
1564, rue Saint-Denis
Métro BERRI-UQAM
Billets en vente sur place
TÉL. : (514) 496-6895

www.onf.ca/hubertreeves

Culture

CINÉMA

Courts chemins à fréquenter

La programmation des courts métrages au FCMM

ANDRÉ LAVOIE

Entre les longs métrages fort attendus et les hommages bien mérités, dont celui à la formidable actrice Gena Rowlands, le FCMM demeure encore, après 31 ans, le lieu privilégié de la découverte. Et pour débusquer les nouveaux talents, voir et entendre d'autres manières d'aborder la réalité et la fiction, rien ne vaut les courts métrages.

Les festivaliers pourront en découvrir plus d'une cinquantaine jusqu'au 20 octobre. Les réalisateurs européens sont nombreux à répondre à l'appel, mais les cinéastes d'ici ne restent pas à l'écart, avec 16 productions sélectionnées. Regroupés dans 11 programmes aux thèmes variés (le corps, le baroque, le quotidien, l'histoire, les événements du 11 septembre 2001, etc.) et aux approches radicalement différentes, du fantastique à l'expérimental en passant par l'animation, les surprises ne manquent pas.

Quelques titres piquent immédiatement la curiosité. Il y a bien sûr *Le Souvenir d'un avenir*, de l'incontournable Chris Marker, réalisé avec Yannick Bellon. D'autres traitent de sujets qui ne manquent pas d'intérêt, comme l'univers des livres dans *La Bibliothèque entre deux feux*, de Serge Cardinal, ou la dictature en Argentine avec *Tango De Olvido* d'Alexis Mital Toledo. Parions aussi que le cinéaste et critique de cinéma Denis Côté risque une fois de plus de susciter de vifs débats parmi ses collègues des deux camps avec *Rejoue-moi ce vieux mélodrame*.

Parmi les quelques productions qu'il nous a été possible de visionner, certaines méritent une place de choix dans votre horaire car, contrairement aux longs métrages dont plusieurs feront les belles soirées d'Ex-Centris, leur prochain passage à Montréal est loin d'être assuré. C'est le cas de *Je m'appelle* de Stéphane Elmadjian, succession de portraits d'hommes anonymes, nouveaux damnés de la terre trop souvent

oubliés, privés de liberté. Accompagné d'un récit ayant le ton d'un journal intime et la puissance d'un manifeste politique, cet essai se révèle d'une beauté rugueuse et hypnotisante. Tout aussi admirable mais beaucoup plus personnel, *Boogie Woogie Pappa*, d'Eric Bafving, qui retrouve les milliers de négatifs laissés par son père après sa mort. Derrière la banalité de ces photos de famille, il lève le voile sur la tristesse et les secrets d'un homme dévoué mais absent, rongé par l'alcool et obsédé par l'argent.

Toujours sur le ton de la confiance, Vincent Dieutre filme les derniers jours du XX^e siècle dans la froideur de Chicago. *Entering Indifference* est un récit de voyage sans but précis, où tout repose sur le hasard des rencontres, la fragilité de l'instant, les désirs vite satisfaits et un regard mi-flatteur mi-ironique sur les États-Unis tels que vus par un Français de passage. Dans un registre plus humoristique, Miranda Pennell a cherché, par l'entremise des petites annonces, des «living-room dancers», ceux qui s'éclatent dans l'intimité de leur foyer comme s'ils étaient sur scène ou au beau milieu d'une discothèque. Plusieurs lui ont ouvert leur porte et le résultat, dans *Human Radio*, est tout à fait étonnant, sans compter la finale, particulièrement réussie.

Même ballet, cette fois plus sérieux, dans *El Ring* de Richard Gravel et Carl Valiquet. Le premier a agencé de belle manière les photographies du second, prises dans le quartier Centro Habana de La Havane, suite d'images en noir et blanc de la vie quotidienne des habitants de l'endroit mais surtout celles de jeunes boxeurs, dont on devine le désir de triompher sur le ring pour sortir de la misère. On pourra d'ailleurs s'attarder sur les photos de Valiquet puisqu'elles seront exposées à la salle Fellini d'Ex-Centris pendant tout le festival. Comme quoi il y a plusieurs moyens de célébrer le dynamisme et la créativité des réalisateurs de courts métrages.

TUCK EVERLASTING
Réalisation: Jay Russell. Scénario: Jeffrey Lieber, James V. Hart, d'après le roman de Natalie Babbitt. Avec Jonathan Jackson, Alexis Bledel, Ben Kingsley, William Hurt, Sissy Spacek, Amy Irving. Image: James L. Carter. Montage: Jay Lash Cassidy. Musique: William Ross. États-Unis, 2002, 88 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Une partie du plaisir raffiné et sensible de *Tuck Everlasting* repose sur une incroyable révélation qui éclaire les incongruités de la première partie et transfigure les événements de la seconde. Ceux qui connaissent déjà le célèbre roman de Natalie Babbitt seront davantage charmés que surpris; quant aux autres, ils se laisseront happés sans se faire prier dans cette adaptation de Jay Russell (*My Dog Skip*).

Il est difficile de parler de ce film sans faire quelques entorses au secret. Au-delà de ces précieux mystères, *Tuck Everlasting* conserve à chaque scène son charme bucolique, une tristesse jamais mélodramatique, tout cela aussi grâce à une distribution exceptionnelle, autant chez les jeunes interprètes que chez les vétérans.

Au début du XX^e siècle, Winnie Foster (Alexis Bledel), une adolescente de bonne famille couvée par de riches parents (Amy Irving et Victor Garber), s'égare dans les bois et rencontre un beau jeune garçon, Jesse Tuck (Jonathan Jackson), dont elle ignore tout. Lui et sa famille, ses parents (William Hurt et Sissy Spacek) et son frère Miles (Scott Bairstow), vivent isolés du reste du monde, comme si le temps s'était arrêté. Les Tuck sont plutôt embêtés de voir débarquer Winnie car elle constitue, sans qu'elle le sache, une menace: et si elle révélait leur secret? D'autant plus qu'un homme mystérieux (Ben Kingsley) semble également à leur recherche.

Plutôt consentante que prisonnière, loin de parents autoritaires

L'éternité et plus



SOURCE WALT DISNEY PICTURES

Tuck Everlasting conserve à chaque scène son charme bucolique, une tristesse jamais mélodramatique, tout cela aussi grâce à une distribution exceptionnelle.

mais inquiets, Winnie découvre la vie paisible des Tuck et tombe follement amoureuse de Jonathan. Pourtant, ce tableau idyllique cache son revers, dévoilé en partie par Miles: la source où Winnie a rencontré Jonathan est une véritable fontaine de Jouvence, les ayant tous rendus immortels et y a de cela près d'un siècle... Cette découverte ne sera pas sans conséquences sur sa relation avec Jonathan: boira-t-elle de cet eau pour vivre un amour sans fin et ainsi se couper à son tour du reste du monde? «*We are like rock*», lui confie le père de Jonathan, assez sage pour voir le dilemme dans lequel Winnie est plongée. Des événements dramatiques, en partie provoqués par l'inconnu qui pourchasse les Tuck, la forceront à choisir.

Les films destinés aux enfants

s'adressent souvent à leur cœur et pas toujours à leur intelligence. Celle qui émane de *Tuck Everlasting* devrait les séduire sans difficultés, tout comme leurs parents, qui en savent un peu plus long sur la précarité de l'existence, le temps qui file à vive allure, et ce désir parfois bien enfoui d'immortalité.

Même si l'on prend soin d'éviter toute sexualité explicite (une baignade au pied d'une chute et une danse autour du feu servent d'exutoires symboliques) et qu'il y a à peine quelques traces de violence, toujours justifiées, ce drame historico-fantastique ne fait pas l'économie des déchirements moraux des personnages tout en refusant d'agiter les violons plus qu'il ne le faut. Il émane de l'ensemble une curieuse atmosphère à la fois mélancolique et sereine,

où se lit sur les visages la force d'une puissance immanente et la fatalité d'un don quasi maléfique. Des visages par ailleurs très connus, même si les Spacek, Hurt, Irving et Kingsley s'effacent toujours à temps pour laisser place aux amoureux transis. Ce qui ne les empêche pas de demeurer les acteurs accomplis qu'ils sont d'un film à l'autre, surtout les magnifiques Sissy Spacek et Amy Irving, jouant divinement les mamans au grand cœur alors qu'elles se chamaillaient comme de vraies adolescentes il n'y a pas si longtemps, dans *Carrie* de Brian De Palma.

Et finalement, peut-être qu'une source miraculeuse coule quelque part à Hollywood: on ose à peine croire qu'une si belle réussite, sans la mièvrerie coutumière, émane des studios Disney.

La misère des riches

THE RULES OF AFFECTION

Réalisation et scénario: Roger Avary, d'après le roman de Bret Easton Ellis. Avec James Van Der Beek, Shanny Sossamon, Ian Somerhalder, Kip Pardue, Jessica Biel. Image: Robert Brinkmann. Montage: Sharon Rutter. États-Unis, 2002, 103 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Après Mary Harron (*American Psycho*), c'est au tour de Roger Avary (*Killing Zoe*), avec *The Rules of Affection*, de prendre d'assaut le monde superficiel et décadent du romancier Bret Easton Ellis, tellement chargé de références à l'air du temps que ses bouquins ressemblent parfois à des catalogues de grands magasins. Et à entendre Victor (Kip

Pardue), un de ces riches collégiens de retour d'un hallucinant voyage éclair en Europe, affirmer que «*Rome, it's just like L.A. with ruins*», nous savons que nous sommes à la bonne adresse.

Cette adresse de tous les débordements affectifs et sexuels se nomme Candem College, et bien malin celui qui pourra dénicher un professeur, sauf peut-être Lance Lawson (Eric Stoltz), toujours dans la brume ou sous les jupes de ses étudiantes, et encore moins des garçons et des filles le nez dans leurs livres. L'année scolaire est scandée, du moins dans le récit que nous en fait Roger Avary, par une succession de sauteries aux noms évocateurs (*The End of The World*, *The Pre-Saturday Night Party*, *The Dress to Get Screwed Party*, etc.). Bref, tout sauf le paradis de la rigueur intellectuelle.

Au milieu de ce perpétuel tint-

marre, des alliances et des liaisons dangereuses se forment parmi quelques étudiants, pas les plus brillants mais assurément les plus pervers et les plus perturbés. Tous les regards convergent vers Sean (James Van Der Beek), petit vendeur de drogue à l'allure de mannequin rebelle, Paul (Ian Somerhalder), bellâtre à la dérive et homosexuel à temps partiel, et Lauren (Shanny Sossamon), en amour avec Victor mais aussi séduite par la beauté de Sean, qui se disputent ses faveurs, ou du moins son attention. Autour d'eux gravite l'habituelle bande d'amis sortis d'un magazine pour ados, s'interférant avec joie dans leurs intrigues amoureuses.

Raconté ainsi, le tout pourrait s'apparenter à un épisode de *Beverly Hills 90210* — et le film y puise quelques clin d'œil —, mais ce serait ignorer le cynisme dévastateur de Bret Easton Ellis,

qui prend un malin plaisir à dépeindre un univers où l'apparence et le sexe font la loi et le désordre. Tout cela est bien sûr enrobé de la mise en scène stroboscopique de Roger Avary. On devrait d'ailleurs moins parler de scènes que de vignettes et de cartes postales tant il excelle dans l'art de l'ellipse (les exploits de Victor en Europe sont à couper le souffle) et celui de l'artifice (judicieuse utilisation du split-screen pour la première rencontre entre Lauren et Victor avant un séminaire sur la condition postmoderne...).

Même si le spectateur le plus indulgent va vite découvrir les limites de cette faune collégienne, le cinéaste utilise bien des subterfuges pour distraire notre attention, le film devenant une immense boule en miroirs, scintillante jusqu'à l'aveuglement. Le récit est divisé en autant de points de vue que de protagonistes, se déroulant en un long flash-back prenant son origine dans une de ces soirées surveillées où se scelle le destin, incertain, de ce trio de mal-aimés.

The Rules of Affection n'en finit plus d'exercer sur nous une certaine attirance, de par sa forme clinquante et racoleuse, et une forte répulsion, surtout à voir s'agiter tous ces pantins upper-class désespérément vides et atrociement cons. C'est d'ailleurs le même paradoxe qui nous habitait à la lecture comme au visionnement d'*American Psycho*. Il y a là tout un étalage d'existences dérisoires, affichant avec tant de fierté leur vacuité que l'on ne sait plus trop si l'on doit en rire ou en pleurer. Il faut croire qu'il s'agit là de la vie étudiante des jeunes gens riches et pas encore célèbres, passage obligé pour une caste dorée qui ne réinventera pas le bouton à quatre trous.

«...Michel Jetté réussit l'exploit de remuer nos tripes.»
Le journal de Montréal

«Un film fort et bien fait...»
Le Devoir

«Il y aura désormais un avant et après HISTOIRE DE PEN...»
Le Devoir

Du réalisateur de "HOCHÉLAGA"

Baliverna Films présente Emmanuel Auger dans

HISTOIRE DE PEN

un film de Michel Jetté

avec KÉVIN LORRAIN, PAUL DION, DOMINIQUE DUBOIS, JAVIER BOLAÑOS, SUZANNE BRUNCHAMP, JÉRÔME BOWEN, COLLEEN TRAN-SUBHATION, POLIERE, OLIVIERA, ANNE-CLOTILDE, ISABELLA BÉLANGER et DEANO GIROUX

énergie 94,2

13

Visitez également notre site internet: www.histoiredepenn.ca

L'EXPÉRIENCE: À l'affiche dès le 18 octobre

À L'AFFICHE!

FAMOUS PLAYERS MONTREAL	FAMOUS PLAYERS PARISIEN	CINÉMA Beauclerc 2300, Boulevard E. 721-4000	FAMOUS PLAYERS VERSAILLES
FAMOUS PLAYERS POINTE-CLAIRE	FAMOUS PLAYERS GARR, ANGRIGNON	MÉGA-PLEX* GUZZO TASCHEREAU 18	MÉGA-PLEX* GUZZO JACQUES CARTIER 14
FAMOUS PLAYERS CENTRE LAVAL	MÉGA-PLEX* GUZZO PONT-VIAU 16	CINÉMA ST-EUSTACHE	CINÉPLEX ODÉON ST-BRUNO
CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE	MÉGA-PLEX* GUZZO TERREBONNE 14	LES CINÉMAS GUZZO STE-THÉRÈSE 8	CINÉMA TROMPHE LACHENAIE
CINÉPLEX ODÉON CARREFOUR DORION	CINÉPLEX ODÉON PLAZA DELSON	CINÉPLEX ODÉON CHATEAUGUAY BOCONE	GALERIES ST-YACINTHE ST-HYACINTHE
FAMOUS PLAYERS STARBUCK HULL	CINÉMA 9 GATINEAU	CINÉMA 9 ROCK FOREST	CARREFOUR DU NORD ST-JÉRÔME
CINÉMA BERMAN SHAWINIGAN	CAPITOL ST-JEAN	FLUOR DE LYS TROIS-RIVIÈRES 0	MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE
CINÉMA CAPITOL DRUMMONDVILLE	CINÉ-ENTREPRISE CINÉMA DU CAP	CINÉMA GALERIES GRANBY	LE CARREFOUR 10 JOLIETTE
CINÉMA ST-LAURENT SOREL-TRACY	CINÉ-ENTREPRISE ST-BASILE	CINÉMA DE PARIS VALLEYFIELD	

STARBUCK PRODUCTIONS PRESENTE

CATHERINE DENEUVE, FANNY ARDANT, EMMANUELLE HUPPERT, BEATRICE BEART, YVONNE LEDOYEN, DANIELLE DARRIEUX, LYDIE SAGNIER, SIMONE RICHARD

★★★★★

«Un vrai festin cinématographique auquel il faudrait accorder 8 étoiles!»
Régis Tremblay, Le Soleil

★★★★★

«Un véritable fantôme que l'on déguste à grandes lampées: un délice!»
Christian Gâté, Le Devoir

www.8femmes-lefilm.com

À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN	CINÉMA Beauclerc 2300, Boulevard E. 721-4000	CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place)	CINÉPLEX ODÉON BROUSSARD	CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE
CINÉPLEX ST-YACINTHE	MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE	CINÉMA 9 GATINEAU	LE CARREFOUR 10 JOLIETTE	FLUOR DE LYS TROIS-RIVIÈRES 0

À L'AFFICHE!

CINÉMA 9 GATINEAU

LE FORUM 22

version originale française avec sous-titres anglais

«UN MAGNIFIQUE THRILLER À LA HITCHCOCK.»
NEUFHEURE IMAGES

ELLE LUI APPREND LES BONNES MANIÈRES

IL LUI ENSEIGNE LES MAUVAISES

SUR MES LÈVRES

un film de JACQUES AODIARD

www.christalfilms.com

À L'AFFICHE!

FAMOUS PLAYERS PARISIEN

Horaires: 13h25 - 16h05 - 18h50 - 21h15

Pleins feux sur Jean Duceppe!

Ce lundi 19h
Tous contre un

Émission spéciale!
Jeu-questionnaire sur le grand comédien Jean Duceppe et son époque.

Ça change de la télé

Télé-Québec
telequebec.tv

Culture

MUSIQUE

Retour vers le futur

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Swayzak, Ladytron, The Russian Futurists: toutes ces formations musicales et bien d'autres flirtent de près ou de loin avec une esthétique du passé qui n'a jamais été si à la page que maintenant. Regardez et écoutez autour de vous: les années 80 cognent à votre porte depuis quelques saisons. Nouvelle tendance du recyclage, les claviers cheapo, les mélodies accrocheuses de l'électro-pop reviennent à la charge. A ceci près que l'engouement pour la pop synthétique n'est pas l'apanage des nouveaux venus. Voilà que l'original, Human League, qui a inspiré les groupes susnommés après avoir lancé l'an dernier *Secrets*, sera à Montréal demain, dans le cadre du Black and Blue, au Stade olympique.

Nostalgie? Les bandes sonores de films se remplissent de chansons des années 80, les looks asymétriques et les cravates minces regagnent les pistes de danse. La pop lustrée de ces années est réellement de retour, les groupes de l'époque également. Duran Duran, Simple Minds, Culture Club sont tous revenus avec de nouveaux disques depuis un an, sinon une tournée, ou encore préparent un nouvel opus. Même Tears for Fears se serait remis au boulot. De ce lot, Human League revient après un silence de six ans.

Philip Oakey, Joanne Catherall et Susanne Gayle ont remis sur disque leur romantisme liché. Issu du Sheffield de la fin des années 70 (la ville nous a donné des groupes comme Human League, Heaven 17, ABC et Cabaret Voltaire), inspiré de Kraftwerk, le groupe a connu un succès en 1981 avec l'inégalé *Dare*, qui comprenait l'inoubliable *Don't You Want Me*. Par la suite, *Keep Feeling (fascination)*, *The Lebanon* et la sentimentale *Human*, c'étaient eux.

Au téléphone, Phil Oakey explique que les nombreux silences de Human League ne sont qu'apparents. «Je ne cesse jamais de faire de la musique», confie celui qui fournit des pistes instrumentales pour d'autres formations, lorsque ce n'est pas sa voix chaude et profonde. «Nous ne cessons pas de travailler, même si vous ne nous entendez pas.» Alors, ces silences? «Vous savez, le plus diffi-

cile, c'est de trouver le financement pour réaliser les albums. Nous n'avons jamais fait tellement d'argent. C'est dur pour d'anciens groupes de signer des contrats de disques. La majorité des groupes de notre âge n'a pas d'ententes, créent leurs propres labels ou vont sur Internet.»

Human League a toujours eu de la difficulté à retomber sur ses pattes après les quelques succès qui ont saupoudré sa carrière. Après *Human*, en 1986, le groupe a attendu 1990 pour refaire surface avec *Romantic?*, qui connut peu de succès, puis cinq ans pour *Octopus* (1995) et six ans pour *Secrets* (2001). Entre-temps, le groupe a tourné avec Culture Club et un autre rejeton des années 80, ABC (ces derniers font en ce moment partie d'une tournée, *80's Mania*, avec Heaven 17 et Katrina, anciennement de Katrina and the Waves: c'est tout dire!).

Oakey entend coller à l'esthétique qui fait qu'on reconnaît Human League à des kilomètres à la ronde. «Je suis surpris par notre longévité. Mais je suis surtout surpris de voir que d'autres groupes abandonnent», explique celui qui dit nourrir un véritable sentiment de loyauté envers le concept de Human League.

Le revival des années 80 n'a rien pour nuire au retour de la formation. «Ça rend les choses plus faciles pour nous. La musique que j'aime faire est une musique de synthétiseurs, celle de Kraftwerk ou de Giorgio Moroder. Dans une certaine mesure, nous attendions que les gens se remettent à aimer cette esthétique. Les gens sont passés par la période grunge, qui était fantastique. Nous faisons des disques qui ne sonnaient pas comme ceux qui montaient dans les palmarès.» Ces temps-ci permettent à Human League de se sentir bien entouré, «rassuré» même, par les Ladytron ou autres Miss Kitten et the Hacker. «Ça rend notre business plus facile.» Oakey et ses deux comparses ne se sentent pas un seul instant déphasés.

Secrets, pour Oakey, est l'album que le groupe tente de faire depuis plus de vingt ans. «Si je meurs demain, j'aurai fait l'album idéal pour moi.» De fait, le disque a reçu son lot de critiques élogieuses. Seules les interludes instrumentales, qui marquent des excursions dans la techno, ont été moins bien reçues par les commentateurs. En cela, le groupe négocie son passage dans le XXI^e siècle de la même manière que pour l'ensemble de sa carrière, comme sur des montagnes russes. Une pièce comme *Liar* montre du mordant, une autre comme *Never Give Your Heart* est plutôt pénible.

C'est non seulement un Phil Oakey fier qui arrivera en ville demain pour la première fois depuis 1987. C'est un Phil Oakey invité par un des événements «dance» les plus courus en ville, le mégaparty Black and Blue, une manifestation gaie qui a déjà attiré 15 000 personnes. A noter que Human League débarque à Montréal à trois, sans musiciens. L'esprit sera donc uniquement axé sur la danse. Les profits du Black and Blue sont toujours versés à des fonds qui viennent en aide aux victimes du sida. Et pour bien faire, le thème du festival, «Humanité», va à ravir au groupe de Sheffield.

LA FEMME TROMBONE
DES RITA MITSOUKOLes Rita Mitsouko
Virgin (EMI)

Les Rita sont les Rita et on les aime encore autant après 23 ans et six albums parce que le Fred et la Catherine n'ont encore et toujours rien à cirer des tendances gagnantes et des plans de carrière. Logique du succès, ils auraient dû poursuivre dans la veine du grisant *Cool frénésie* de la dernière fois (rappelez-vous les fabuleux et frénétiques concerts au Métropolis), accélérer encore le tempo de leur techno-funk imparable, jusqu'à la folie et jusqu'à la gloire. Mais non. En lieu et place, c'est bras d'honneur à la mode et retour au rock de base: le Chichin hache de nouveau ses riffs de guitare menu sans se demander si on ne trouvera pas ça vieux genre, et la Ringer se livre avec l'abandon le plus glorieusement total à sa spécialité, la rime tellement crue qu'on fait oh la la.

Oh la la? Qui d'autre, en effet, que la fille des Rita peut se permettre de causer état présent du féminisme sans exaspérer le chrétien? Elle y parvient dans *Vieux rôdeur*: «Soit la maman, soit la putain / Entre les deux, j'aurais rien / Ils sont forts pas toujours doux / Faut-il apprendre à rendre les coups?» Dans *Tous mes vœux*, chanson de douleur sur la perte de l'être aimé aux bras d'une autre, elle arrive même à parler du point de vue de la menstruée: «Parfois, quand vient le temps du sang / Je pleure grandement [...] Quand je perds un ovule / Je pleure, je pleure c'est ridicule.» Cela dit sur une mélodie fichtrement entraînante: avec les Rita, on n'oublie jamais qu'il faut que ce soit bon à fredonner et que ça groove.

Pied de nez salutaire aux signeurs des studios et autres bidouilleurs sans fin, c'est presque à l'état de maquettes que sont livrées les treize pièces de *La Femme Trombone des Rita Mitsouko* (c'est le titre entier), dont deux instrumentales, la bien-nommée *Entrée* et la tout aussi évidente *Interlude*. Et entre ces ponctuations, c'est bing, bang et rentre dedans: presque tout est flanqué à la face, comme autant de bonnes gîles à la Eddie Constantine. Sinon *Tu me manques* et son ambiance d'aéroport à la Burt Bacharach, et la «caracole» manière années folles de la chanson finale (1928), c'est riff après riff, sur lesquels reposent tout naturellement des mélodies pas trop emberlificotées. Simplicité, efficacité, honnêteté. La sainte trinité. Un ressort de l'écoute tout rafraîchi, en se disant que le rock est encore bien vivant quand on l'offre brut.

Sylvain Cormier

FORTY LICKS

The Rolling Stones
Rolling Stones Records/
Virgin/Decca/ABKCO (EMI)

THIRTY #1 HITS

Elvis Presley
RCA (BMG)

Impossible d'ignorer la parution concurrente de ces compilations, ne serait-ce que pour constater l'évidence, à savoir que Capri, c'est vraiment presque fini. Entendez par là que ces résumés de carrière, dans la foulée du triomphal *One* des Beatles, constituent probablement l'ultime hourrah des héros de l'âge d'or de l'histoire du rock: l'heure est à la rationalisation des discothèques, comprend-on. Ouste, les coffrets et leurs mille et une prises alternatives pour spécia-

VITRINE DU DISQUE

Faire fort sans fard



listes, à L'Échange les albums d'origine, voilà le minimum qu'il vous faut pour le reste de vos jours, signale-t-on au boomer vieillissant. En mettant l'accent sur la qualité améliorée du son: si l'achat est définitif, il faut bien que ça sonne. C'est tout juste si on a ajouté un peu de nanane à l'essentiel, le récent remixage de la chanson *A Little Less Conversation* dans le cas d'Elvis, et quatre nouvelles chansons dans le cas des Stones. Boni justifié pour le Pelvis, douteux pour les Rouleux: sinon *Losing My Touch*, valable point d'orgue signé Keith Richards, les nouveautés souffrent atrocement de la comparaison avec les immortelles du groupe. Difficile d'imaginer du Stones-by-the-book plus déprimant.

Le choix des titres est forcément discutable, à Memphis comme à Londres. *Wooden Heart* parmi les trente essentielles du King? Plutôt que *Little Sister*, mettons? On rigole. *You Got Me Rocking* au nombre des quarante riffs stomiens élus? Plutôt que *Time Waits For No One* ou *Memory Motel*? Ridicule. Mais tant pis. Ceux qui se procureront ces disques auront ce qu'ils méritent: un choix. Qui n'est pas le leur. Et on viendra dire après que l'industrie fait tout ce qu'il faut pour contrer le téléchargement par MP3. Moi, j'appelle ça des incitatifs.

S. C.

SOUL

THE KING
OF NOTHING HILLBarry Adamson
(Mute/Fusion III)

Après quelques albums, on finit par connaître la recette, un peu stagnante, de l'ancien membre de Magazine et bassiste des Bad Seeds. Sur *The King Of Nothing Hill*, Barry Adamson joue toujours le rôle du crooner solitaire dans cette trame sonore plutôt glauque qu'il s'invente de toutes pièces. Dès *Cinematic Soul*, on comprend que le compositeur tient chacune des ficelles. On entre alors dans le monde noir du dandy qui s'empresse de séduire avec une voix grave, quelque part entre Isaac Hayes et Barry White. Cette soul, toute en finesse, tente d'inscrire une forme de narration avec l'aide de cordes sophistiquées, pour ainsi mettre en relief un climat des plus inquiétants. Inutile de le répéter, c'est très bien fait. Toutefois, il semble plutôt difficile de prendre Adamson au sérieux. Sur la scène du crime, l'auteur chante au milieu de *Whispering Streets*: «I don't even know how the gun got in my hand.» Baroqueux par

moments, le contenu sonne faux. Par ailleurs, l'image langoureuse finit par devenir lassante. Le soul-boy anglais déçoit avec son discours aussi naïf que nébuleux. Il faut bien l'admettre, Adamson régresse.

David Cantin

HIP-HOP

SEED TO SUN

Boom Bip
(Lex Records/Outside)

Après une collaboration des plus surréalistes avec Dose One sur *Circle*, Boom Bip arrive enfin avec un premier album solo sur Lex Records (une nouvelle subdivision chez Warp). Est-ce qu'il serait déjà trop tard? Entre le hip-hop et l'électronique abstraite, *Seed To Sun* manque franchement d'idées. Discret à l'origine, Bryan Hollon devient beaucoup trop sage sur ces pièces embryonnaires. Loin des déconstructions savantes d'un *Prehise 73*, le producteur suit les traces d'un DJ Shadow à la lettre. Contrairement à RJD2, on assiste à un collage mal ciselé où le rock instrumental ainsi que la musique de film s'en tiennent trop souvent à l'essentiel. Les boucles hypnotiques sont prévisibles, tout comme les mélodies trop sirupeuses. Même Buck 65 se fait prendre au piège avec une curieuse imitation de Tom Waits sur *The Unthinkable*. A d'autres endroits, Boom Bip tente sa chance du côté de la musique ambiante sans véritable succès. On a parfois de la difficulté à croire qu'il s'agit d'un des types qui ont répandu la bonne nouvelle au sujet d'Anticon. Curieux tout de même.

D. C.

ÉLECTRO

THE BOY AND THE TREE

Susumo Yokota
(Leaf/Fusion III)

Plus près de Philip Glass que de Squarepusher, les compositions de Susumo Yokota ont la pureté d'un jardin zen. Les lignes sont même trop parfaites, à l'occasion. Après un détour sans intérêt vers la house, le Japonais revient avec un autre album dans la lignée de *Grinning Cat*. Ainsi, l'épuration sonore est de mise sur *The Boy And The Tree*. S'imprégnant des traditions et des coutumes des campagnes nipponnes, Yokota tente de créer une musique qui serait le reflet d'un équilibre spirituel intérieur. Développant certains thèmes, l'aspect répétitif est à l'œuvre sur chacune des douze

pièces rêveuses. On pense, surtout, en écoutant cette électronique aussi précise qu'évocatrice. Toutefois, un certain vide se dégage de cette musique parfois caricaturale. D'ailleurs, l'utilisation de clochettes n'aident en rien à masquer l'élément kitsch exotique. C'est lors de ces envolées aériennes qu'on doute de la justesse d'une telle recherche. Dans un registre similaire chez Leaf, le Mexicain Murcof semble beaucoup plus à l'aise et inspiré sur un *Martes* qui tient presque de l'exploit.

D. C.

WALKING IN JERUSALEM

Random_Inc.
(Mille Plateaux/Fusion III)

Il faut fermer les yeux et s'imaginer quelque part dans une rue à Jérusalem. On entend une circulation abondante, des paroles, des cris: du mouvement, quoi! Sur ce deuxième disque des Allemands Random_Inc., on a décidé de recueillir des bruits au hasard afin de mettre en musique une errance imaginaire dans un lieu plus paisible que le réel. Avec l'aide du Montréalais Tim Hecker, d'Electric Birds ou d'Ultra-Red, cette invitation à la déroutante conceptuelle porte fruits. *Walking In Jerusalem* ouvre une brèche où la musique ambiante prend toute la place. Les créateurs utilisent aussi des échantillonnages d'instruments (violin, piano) pour accompagner ce voyage en territoire fertile. On suit donc chacun des extraits comme les signes sur une carte qui guiderait d'une extrémité à l'autre de la ville. Les titres font d'ailleurs référence à cette excursion mentale qui dure un peu plus d'une heure. Le magnifique livret permet également de lire quelques extraits de l'œuvre de Yehuda Amichai, de Mahmoud Darwish ou encore d'Amos Oz. Un parcours photographique complète le tout à l'intérieur. Une idée riche et fructueuse.

D. C.

NUEVA BOSSA NOVA

Compilation
(Wagram - Fusion III)

Déjà que la bossa nova faisait rêver... Imaginez maintenant cette musique de danse brésilienne proche de la samba revue par les maîtres de l'électronique. Résultat: *Nueva Bossa Nova*, une compilation de quinze mélodies toutes plus enivrantes les unes que les autres. La recette derrière cet album *made in France* est simple. Plutôt que de réinventer la roue, on plaque tantôt des nouvelles chansons, tantôt des airs plus connus sur des rythmes contemporains tout en respectant à la lettre les contraintes du genre musical imposé dans les années 60 par des artistes de renom tels Stan Getz, Joao Gilberto et Antonio Carlos Jobim. Le tour de force est d'autant plus impressionnant que les artistes ne sont pas tous brésiliens. Français, Anglais, Allemands et Danois ont mis la main à la pâte avec brio. Ainsi, Bebel Gilberto (la sœur de l'autre) est remixée par King Britt, les Français Tom & Joyce et le Yougoslave Suba se fendent de chansons plus brésiliennes que les vraies, l'excellent groupe allemand De Phazz revêt à sa manière toute particulière une mélodie chantée par Helena, l'Italien Nicola Conte revisite les Allemands de Maxwell Impléson et Mo' Horizons nous

VOIR SUITE PAGE E 8



SOURCE: L. MUSIC

Human League se produira à Montréal demain, dans le cadre du Black and Blue, au Stade olympique.

Festival
du
CINÉMA
INTERNATIONAL
en Abitibi-
Témiscamingue

Rouyn-Noranda

film d'ouverture
«Minor mishaps»
PETITS INCIDENTS
FILM TONIC
Prix au meilleur film européen, Berlin 2002
Film danois, 2001, version originale sous-titrée en français
Comédie dramatique réalisée par Annette K. Olesen

Savourez le week-end d'ouverture du Festival du cinéma international en
Abitibi-Témiscamingue
tout en découvrant les attraits de la région!

Forfait Festival
3 nuits - 4 jours
du vendredi 25 au lundi 28 octobre

Places limitées, réservation avant le 21 octobre
Transport non inclus

285 \$
par personne en occupation double
taxes en sus

Votre forfait comprend

- La soirée d'ouverture (Théâtre du cuivre de Rouyn-Noranda)
- Les projections et activités avec les invités du Festival
- Les visites touristiques dont le Refuge Pageau (Amos)
- L'hébergement et six repas

Tourisme Abitibi-Témiscamingue 1 800 808-0706

www.lino.com/festivalcinema

Hydro
Québectourisme
abitibi
témiscamingueQuébec
tourisme
Québecwww.bonjourquebec.com
1 877 BONJOURvoyages
ricard
Carlson Wagonlit

Culture

La planète Céline



Odile Tremblay

J e n'ai aucun disque d'elle et sa voix ne me fait pas vibrer. Quelle importance, après tout? Céline Dion se passe très bien de moi. Mais comment pourrais-je l'oublier de mon côté? Pas moyen de la fuir. Elle me rattrape partout. Au fil des ans, j'ai entendu sa voix fuser d'une hutte de l'île Maurice, d'une discothèque de Tokyo, d'un boui-boui mexicain. «Elle, encore elle.» Mais oui!

La mondialisation passe par la voix de notre colombe nationale. En Céline s'effacent les méridiens.

Déambulant quelque part sur la boule, il suffit de proférer la phrase magique: «Je suis Québécoise», pour qu'aussitôt les yeux s'allument, pour que l'étranger jusque-là glacial vous assène une grande claque dans le dos: «Et comment va Céline?»

Aux yeux du reste de l'humanité, on a tous planté des choux à Charlemagne P. Q. avec la star et sa famille, perdu notre chemise contre René au black jack, bercé René-Charles sur nos genoux. Si tricotés serrés, les sept millions de Québécois, qu'ailleurs chacun nous imagine engouffrant les tourtières de maman Dion autour d'une table surdimensionnée, sous un haut-parleur hurlant sans fin *My Heart Will Go On*. Pitié!

Comment va Céline? Je l'ignore, voyez-vous. Mais la planète ne m'a jamais semblé assez grande pour échapper à son emprise. En balade du côté de Las Vegas l'hiver dernier, le chauffeur de taxi a fait un détour pour me désigner fièrement les premières pierres du Colosseum où mon illustre compatriote se produira le printemps prochain. Il y a trois semaines, dans une espèce de si-

mili casbah marocaine non loin d'Agadir, des aristocrates français décatés, bec pincé et éventail à la main, conversaient le plus sérieusement du monde de la mirifique carrière de notre reine du solfège. Comment changer de sujet sans risquer l'outrage à leur sang bleu et à leurs blanches mains? J'ai dégluti, résignée, repris mon souffle: «Céline, ah oui, Céline...»

Tenez: la semaine dernière, de passage en Belgique, de qui était-il question? Devinez pour voir. D'elle. Eh oui! Sauf que c'étaient les Belges qui m'apportaient des nouvelles fraîches de la chanteuse, en grognant contre elle, qui plus est. Le monde à l'envers.

Vous ne connaissez pas l'histoire de la maison louée en terre wallonne par Céline? C'est que vous n'êtes pas Belge. Là-bas, il n'est guère de sujet de conversation plus brûlant par les temps qui courent. Proférer en Wallonie la phrase fatidique: «Je suis Québécoise», équivalait à recevoir illico l'affaire Céline Dion en pleine poire.

Retour sur le fameux show qu'elle présentera à Las Vegas dès mars 2003 (durant trois ans et contre la modique somme de 100 millions de dollars). Céline sera accompagnée de cinquante danseurs de la troupe de Franco Dragone (le metteur en scène de plusieurs spectacles du Cirque du Soleil). Or Dragone possède son propre studio-domaine à La Louvière en Belgique. Dans ce plat pays, pendant trois mois, la star peaufinera son spectacle avec la troupe dragonienne dans le but d'éblouir plus tard la ville-néon.

Encore faut-il pour les répétitions loger la star, son mari, son enfant, sa nounou, sa famille, ses gardes du corps, en toute sécurité et plein confort.

C'est à Bousval, dans le Brabant wallon, qu'une grande propriété moderne, laideronne au demeurant (quoique ombragée), fut finalement louée afin d'abriter la diva et sa cour. Pour obéir aux directives de Céline, ou par zèle du propriétaire brûlant de contenter sa riche cliente (ou de s'offrir des rénovations qui lui profiteront par la suite), ordre fut donné de modifier les lieux, histoire de les rendre dignes de leur distinguée pensionnaire: piste d'atterrissage pour hélicoptère, piscine couverte, caméras pivotant à 360 degrés, portails blindés, détecteurs de mouvement dans le jardin, filets antiparazzi, etc.

Pour trois maigres mois d'occupation célinienne, le montant des rénovations a grimpé à 400 000 euros (400 000 \$US environ). Facture, dit-on, qui fit hurler tant René Angéllil que Franco Dragone, riches mais pas idiots. Protestations, bouderies, refus dans un premier temps de payer la douloureuse note. Un règlement à l'amiable fut finalement conclu entre les parties il y a deux semaines, sans que le quidam ne comprenne très

bien qui paie quoi. Cela dit, Céline emménage bel et bien avec armes et bagages parmi cette belgitude agitée.

A Bousval et dans les médias régionaux, chacun y va de son petit mot contre les mesures de sécurité, le bruit, la foule. Après tout, nul n'avait demandé leur avis aux voisins avant de les bousculer de la sorte. Au grand dam des résidents de la commune, les gens viennent fouiner, rêvant d'apercevoir l'idole, de lui soutirer de l'argent, ou pire encore, sait-on jamais, de kidnapper René-Charles contre rançon. Au bistrot du coin, voilà la quiétude wallonne du patron perturbée par les fans qui débarquent en coup de vent, cherchant Céline! sous les bouteilles, sur le zinc. Emoi dans le Brabant!

Le restaurateur chez qui on a échoué pour souper, dans une ville située non loin de l'épicentre du drame, secouait l'autre soir la tête, attristé: «*Votre chanteuse est trop coupée du monde, trop protégée pour savoir qu'elle dérange tant de personnes*», soupira-t-il, un brin déçu par l'extravagance de sa star préférée: «*Vous lui direz... Vous lui direz...*»

On ne lui dira rien, à Céline. On est des nobodys contents de l'être. On n'a pas planté les choux avec elle ni mangé les cretons de sa maman. Compatriotes de la star, tant qu'on voudra, mais si éloignés de ses besoins, de ses fantaisies, de son train de vie que nous sommes plus étrangers d'elle que de vous, monsieur le Wallon.

En sortant du resto, je me suis sentie soudain très Belge, ce soir-là...

otremblay@ledevoir.ca

VITRINE DU DISQUE

SUITE DE LA PAGE E 7

transporte avec un excellent jazz-bossa. Dans le genre musical lounge à écouter-un-dry-martini-à-la-main, on ne fait pas mieux.

François Cardinal

DISQUES CLASSIQUES



SCHUBERT - GOERNE

Franz Schubert: Die Schöne Müllerin (La Belle Meunière), cycle de 20 lieder sur des poèmes de Wilhelm Müller, D. 795. Matthias Goerne, baryton; Decca 470 025-2.

Une pratique courante de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle était celle des tableaux vivants. Les membres de la maisonnée et leurs invités «copiaient» une toile connue en en imitant le décor et les personnages, les costumes et les poses ou les mines. Cela se transformait en petite soirée où l'on composait des poèmes sur des mélodies connues et où l'on se faisait un petit spectacle chanté. C'est ainsi que le poète Wilhelm Müller écrivit vingt-cinq poèmes qui narrent gentiment l'histoire d'un jeune meunier en période de compagnonnage qui tombe amoureux de la fille de son employeur (ou serait-ce que la meunière est elle-même l'employeuse? l'histoire n'est pas claire là-dessus). Elle lui accorde ses faveurs un temps puis le délaisse pour un autre. Notre jeune apprenti s'en voit tellement meurtri qu'il se jette dans le ruisseau qui alimente le moulin et meurt noyé, trouvant la paix au fond de son cher et fidèle ruisseau qui a reçu tant de ses confidences.

Prenant connaissance du cycle

publié par Müller, Schubert, alors isolé du monde par une grave manifestation de la syphilis, décide de le mettre en musique. Il choisit vingt des vingt-cinq poèmes. Tandis que l'original se termine sur une touche d'espoir, Schubert, qui se sait condamné à plus ou moins brève échéance, décide de couper certains poèmes pour ce sa fin à lui soit noire. La composition est rapide et la publication, en cinq feuillets, s'avère un succès.

On prend généralement ce cycle avec un peu de légèreté. Matthias Goerne en propose une version radicalement différente de ce qu'on a l'habitude d'entendre, un peu comme à l'opéra on peut modifier l'environnement pour mieux orienter la perception. C'est ce qu'on appelle le sens de l'interprétation. La première chose qui frappe sur cet enregistrement, c'est la lenteur des tempos. Si Goerne n'a pas la plus belle voix du monde, son souffle et sa technique lui permettent de tenir des lignes si longues que parfois on étouffe!

L'optique est celle d'un théâtre intimiste dont, dès le début, on pressent la noirceur de l'aboutissement. Même dans les moments d'espoir joyeux et juvénile, il y a toujours une pointe de fatalisme. Cela accorde une incroyable unité au cycle, parfois à la limite du supportable dans la lourdeur psychologique, mais dont la poésie s'avère incroyablement enrichissante (je n'oserais dire rafraîchissante).

Superbement accompagné par Eric Schneider (qui le suit au quart de tour et se fond complètement à cette vision particulière du cycle) et doté d'un sens du théâtre aussi certain que de bon goût dans l'émission du texte (il use presque de *sprechgesang* par endroits), Goerne nous emmène en voyage avec ce meunier légèrement naïf, un peu comme un idiot en sait plus sur la profondeur des sentiments qu'un intellectuel qui arrive à mieux se distancier des émotions. Ce qui est formidable donc, c'est qu'on passe du sourire à la langueur, de l'espoir à la dépression la plus profonde dans un temps qui s'étire comme l'éternité du désir et les abysses infinis de l'éroulement amoureux.

Il y a ici non seulement une superbe leçon de chant, mais aussi

une énorme leçon de musique. Certains chanteurs, dotés par nature d'une voix exceptionnelle ou de capacités techniques hors de l'ordinaire, aiment généralement s'y complaire. Matthias Goerne refuse cela et met tout ce qu'il a à être profondément original sans jamais trahir l'intention ni le mot de la partition. Seulement, il nous traduit l'œuvre à sa

manière individuelle et nous l'impose sans effort tant c'est convaincant. Comme quoi, dans les mains d'un grand artiste, un chef-d'œuvre sait toujours révéler une autre facette quand celui qui l'éclaire sait ce qu'il veut et peut le faire. Qui eût cru que *La Belle Meunière* pouvait passer au prisme de l'existentialisme?

François Tournant

Each... and Every Inch

un parcours multimédia

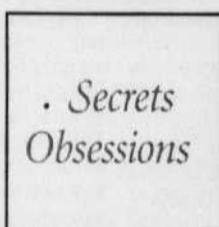
INSTALLATIONS SONORES + VIDÉO 3D + MUSIQUE

PERFORMANCES + ART VISUEL + TEXTES

à travers la vie et l'œuvre de l'écrivaine canadienne Elizabeth Smart



Passions
Fantasmes



Secrets
Obsessions



22 au 26 octobre 2002
dès 19h (places limitées)

USINE 1345, avenue Lalonde [métro Beaudry]

Billets: 20 \$ / 15 \$ (étudiants) Billetterie: 514-521-4493

SUPERMUSIQUE (Montréal)
et THEATRE CRYPTIC (Glasgow)

en coprésentation avec l'USINE C

avec le soutien du BRITISH COUNCIL dans le cadre de...

www.supermusique.qc.ca

LE DEVOIR

SMCQ

Société de musique contemporaine du Québec
Walter Boudreau, directeur artistique

2002
2003 37^e SAISON



TRAJECTOIRES

Jeudi 17 octobre 20 h

L'Ensemble de la SMCQ sous la direction de Walter Boudreau

Linda Catlin Smith, Justin Mariner, Béla Bartók

Salle Pierre-Mercure du Centre Pierre-Péladeau
300, boul. de Maisonneuve Est
Régulier: 25 \$ Aîné: 15 \$ Étudiants: 5 \$ / Réservations: (514) 987-6919
Cette soirée marque le 10^e anniversaire du premier concert du Centre Pierre-Péladeau

Québec 1007, Centre des Arts de Montréal, Centre Culturel For the Arts, Les Arts du Mourir, LE DEVOIR, La Fondation SOCAN, Centre Pierre-Péladeau

Michel Rivard
avec Francis Covan et Maria Légaré
9, 10, 11 et 12 octobre au Gesù
COMPLET

Billets en vente dès maintenant!

en spectacle intime

SUPPLÉMENTAIRES
21 et 22 novembre au Théâtre Outremont

Billets en vente au pablier du Théâtre Outremont, sur le réseau Adonis, au (514) 706-1246 et sur www.adonis.com

OUTREMONT Québec

Ma saison musicale multi-horizon! 2002.2003

CLAUDIA ACUÑA
La voix d'un ange 12 octobre, 20 h
« Source d'émerveillement... » — The Los Angeles Times
La nouvelle coqueluche du jazz.
Une voix agile, puissante et assurée.

GE Capital

TRAJECTOIRES
Société de musique contemporaine du Québec

17 octobre, 20 h

SMCQ

YEGOR DYACHKOV 28 octobre, 20 h

MÍSIA 31 octobre, 20 h

Desjardins

Centre pierre-péladeau SALLE PIERRE-MERCURE

ÉCONOMISEZ 35% EN VOUS ABONNANT À UNE SÉRIE!

ABONNEMENT ET BILLETS: 514 987.6919 ADMISSION: 514 790.1245
WWW.CENTREPIERREPELADEAU.COM